

# VIVRE ICI

CHRONIQUES DE L'ARRIÈRE-PAYS

Dana Hilliot



Cet ouvrage est publié ici de manière pour ainsi dire privée, et destiné aux éditeurs ou à quelques amis cités au fil des pages. Il s'agit donc d'une version provisoire, promise à des aménagements dans les mois qui viennent. Malgré plusieurs relectures attentives, il est fort probable qu'il demeure des « coquilles » ici et là. Et j'attends bien évidemment vos remarques.

©Dana Hilliot avril 2017  
14 hameau des frênes 15300 Valuégols (France)  
danahilliot@outsiderland.com



II  
DES HIVERS



---

## De la mémoire météorologique

---

Sans hiver, et sans neige, le Cantal ne serait pas ce qu'il est. Pire encore, il perdrait sa « raison d'être ». Certes, la moyenne montagne vaut la peine le reste de l'année, et j'avais été séduit par elle autrefois lors de randonnées estivales. Mais quand vient la saison froide et que la neige est de la partie, cette belle montagne devient tout bonnement somptueuse. Mais l'importance de l'hiver ne tient pas seulement à sa valeur esthétique. C'est tout un territoire qui se réorganise en fonction des saisons, et quand décembre s'avance, tout un monde humain, animal et végétal qui se prépare en conséquence. Les arbres et les plantes se tournent vers les profondeurs de la terre, développant leurs racines, entrant dans un état de « dormance » dont l'équivalent humain pourrait être cet état de dépression dont on dit tant de mal dans nos sociétés capitalistes, où le relâchement n'est pas toléré, où l'intériorisation et la méditation n'ont pas bonne presse. De fait, on s'acharne à faire pousser des végétaux en hiver, en les chauffant dans d'immenses serres, et même dans le désert, en les gavant de produits phytosanitaires – les êtres humains également, pour rester productifs même quand leur esprit aspire au repos et leur corps au repli et à la solitude, sont consolés à coup de psychotropes et *boostés* aux produits dopants. L'hiver en vérité devrait être pour tous



*En forêt du Ché*

les vivants un temps de « dormance », de retour sur soi et de compréhension. On connaît depuis longtemps les vertus de protection du manteau neigeux sur les écosystèmes, et les paysans ne craignent pas la neige pour leurs prés, bien au contraire. Ce qu'ils redoutent, c'est le sol livré sans défense à la morsure du froid. Les animaux qui ne migrent pas recourent à des stratégies variées. Ils hibernent, hivernent, changent d'habitat, leur métabolisme se modifie, leur plumage gonfle et leur fourrure s'épaissit, leur régime alimentaire change, se fait plus frustre, les oiseaux se regroupent et nichent en assemblée, les galeries souterraines forment de petites cités dont la population s'accroît, on s'économise, on meurt parfois, on attend les jours meilleurs. Les bipèdes doués de parole s'adaptent eux aussi : on change les pneus des autos, on fait des réserves de bois, on inventorie les gants, les écharpes et les bonnets car il ne faudrait pas que les enfants prennent froid dans la cour de récréation, les cantonniers contrôlent l'état des engins de déneigement, les clôtures pare-neige sont disposées aux endroits stratégiques, là où le vent produira des congères, les travailleurs saisonniers s'affairent avant l'ouverture des stations de ski, défrichent

les pistes et vérifient l'état des remontées mécaniques, les gendarmes du peloton de montagne de Murat révisent les protocoles d'intervention, les offices de tourisme sont sur le pied de guerre pour répondre à l'afflux d'amateurs de sport d'hiver, les skieurs sortent leurs planches du placard et examinent le dessous des spatules. On ne mesure pas à quel point, même aujourd'hui, où la civilisation semble avoir définitivement pris le dessus sur la nature, nous sommes encore, dans nos montagnes, soumis à l'hiver et aux singularités du relief montagneux. Vous aurez beau jouir du *nec plus ultra* de la technologie, de connexions internet haut débit à couper le souffle, vous sentir chez vous, grâce à ces artifices, comme dans n'importe quelle métropole du monde, il n'empêche, cette nuit, il a neigé très fort, et vous devrez jouer de la pelle durant une demi-heure pour espérer dégager l'automobile et, si le vent est de la partie, craindre les congères ou le verglas, et rouler lentement et prudemment. En réalité, on s'y fait très bien avec le temps, et l'adaptation à l'hiver, comme chez nos cousins québécois, constitue une sorte de disposition naturelle chez la plupart des cantaliens, qui prennent ces aménagements de la vie quotidienne avec placidité : ils ne sont pas blasés pour autant, comme en témoigne la propension irrésistible à parler de l'hiver dès qu'ils se croisent dans les rues.

Je ne fais pas montre d'une telle placidité, sans doute parce que je ne suis pas né ici, mais dans les plaines : je suis encore excité comme un gosse qui découvre la neige pour la première fois. L'été m'avait séduit, mais c'est de l'hiver que je suis tombé amoureux. Ce pourquoi, dès le début du mois de juillet, et encore, je crains bien que la date avance au fur et à mesure des années que je passe au pays, je me languis déjà de l'hiver passé, et j'attends celui à venir. Les saisons qui séparent deux hivers me semblent désormais interminables, comme des parenthèses verbeuses et dont on pourrait fort bien se passer. Dès le mois de septembre, je consulte avec angoisse tous les bulletins de prévisions météorologiques à long terme, et dès les premières gelées, qui surviennent généralement en octobre, j'ai le sentiment de m'éveiller d'une longue torpeur et de revenir à la vie. À l'évidence, mon rapport au monde s'est en quelque sorte inversé : aux beaux jours, je me terre dans ma tanière, tout à mes activités de plume, et c'est quand l'hiver advient qu'on me voit dehors,



*En forêt du Ché*

plus souvent sur des skis qu'à pied au demeurant – il faut dire que j'ai des décennies de neige à rattraper, et vu mon âge et le réchauffement du climat, il s'agit de ne plus en perdre une miette ou un flocon ! Mon amie dit que je devrais aller habiter au Groenland ou au Spitzberg – il a commencé à neiger là-bas à la fin août ! Et pourquoi pas ? Mais pas maintenant, même si l'enneigement n'est plus ce qu'il était, je ne suis pas encore lassé des hivers cantaliens.

Au pays, dès que l'occasion se présente, on parle du temps qu'il fait ou qu'il fera, mais rien n'est plus sujet à discussion que l'évaluation de la rigueur des hivers passés. Tout le monde en convient sans peine : ceux d'antan étaient bien plus rudes que ceux d'aujourd'hui. Il neigeait plus souvent, plus longtemps, et en plus grande quantité. Il n'était pas rare qu'on doive subir des températures glaciales et des périodes sans dégel durant plusieurs semaines d'affilée et à plusieurs reprises dans la saison : les plus anciens, avec un petit air provocateur, aiment se référer à l'époque où les hivers commençaient en novembre et s'étiraient jusqu'au début mai, soit la moitié de l'année<sup>73</sup>. Aujourd'hui, on est sa-

---

73. Gérard, qui n'est pas si ancien (il vient de prendre sa retraite d'agricul-

tisfait quand il y a un peu de neige en janvier, et durant une ou deux semaines de plus en février. La station de sports alpins doit sa survie à la production de neige artificielle. Après quoi, il faudra aller chercher l'or blanc au-dessus de 1400 mètres. Les météorologues en sont d'accord. Mais, en consultant leurs archives et leurs statistiques, ils font remarquer qu'il existait aussi autrefois des années sans neige, et des hivers particulièrement doux<sup>74</sup>. De mon côté, en compulsant les archives des saisons de ski nordique sur le massif, je note qu'il arrive qu'on regrette l'absence de neige ou le fait que la saison ne démarre pas avant janvier, voire février. Il est plutôt rare que l'enneigement suffise pour skier à Noël<sup>75</sup>. Antoine, qui a officié en tant que pisteur et dameur dans les années 80 et 90, à l'époque où l'on traçait encore des itinéraires pour les skieurs de fond de la vallée de Mandailles au col de Prat-de-Bouc, confirme ces occurrences d'hiver sans neige, ou peu venteux. Il n'empêche, la réputation de pays froid concernant la Haute-Auvergne n'est pas imméritée. Je me souviens d'une rencontre avec un paysan sur le chemin du buron des Émilliards, en plein mois d'août. Un coup de froid dans la nuit avait contraint les habitants à ressortir les pulls au matin, et je me demandais même s'il n'aurait pas été pertinent de rallumer le poêle à bois. J'allais faire la promenade avec les chiens, le paysan était avec ses vaches. Une fine pellicule blanche brillait dans les prés. Comme je m'en étonnais, l'homme, qui travaillait dehors depuis l'aube, me dit : « Il neige depuis ce matin, quelques flocons mais quand même! », et d'ajouter : « Personne ne nous croira au village ». Ce sera notre secret alors. Plus tard, Manu, de Paulhac, m'a

---

teur, cédant la ferme à sa fille, et c'est également un bon skieur) se souvient de l'année 2005, il n'y pas si longtemps donc, durant laquelle le manteau neigeux à hauteur du village du Ché resta en place durant près de six mois. À la date où je rédige cette note, à la fin décembre 2016, il ne reste plus un centimètre de la neige tombée la semaine dernière : nous vivons le quatrième hiver de suite avec un enneigement peu durable et intermittent.

74. L'étude la plus complète au sujet des hivers passés est sans doute celle de Pierre Estienne, *Recherches sur le climat du Massif Central français*, Paris 1956 : Estienne (1956). Je dois cette référence à mes amis du forum infoclimat : [infoclimat.fr]

75. On s'en plaint déjà à la fin des années 60, et c'est une des raisons, m'explique Michel Decroix, un des pionniers du ski de fond « moderne » dans le Cantal, pour lesquelles le col de Prat-de-Bouc, avec ses 1350 mètres d'altitude, et malgré ses difficultés d'accès, gagnera très vite les faveurs des skieurs plutôt que le Lioran. L'altitude du col de Prat-de-Bouc rend l'enneigement moins incertain qu'à plus basse altitude.

confirmé qu'il neigeait parfois en été. « Une année, c'était juste après la fête à Paulhac, donc vers le 15 août, il a neigé durant deux jours. Je me rappelle, dit-il avec cet air flotant dans les yeux de ceux qui se souviennent, qu'on faisait des boules de neige sur le dos des vaches. Ça n'a pas duré longtemps, puis on a eu beau temps jusqu'en novembre, un grand beau temps et sec. » « C'était à quelle époque ? », lui demandé-je. « Dans les années soixante-dix, je dirais ».

En cherchant bien, on trouve quelques témoignages écrits sur les hivers d'antan. Voici dans une revue savante, les *Annales de géographie*, pour l'année 1921 et sous la plume de Madame Madeleine Bassere, un extrait de climatologie planézarde. Je ne résiste pas au plaisir de recopier *in extenso* ce passage savoureux :

« Les observations météorologiques manquent pour la Planèze. Mais ceux qui la connaissent savent que protégée du côté Ouest par le massif du Cantal elle reçoit peu de pluie; c'est un pays relativement sec. Mais surtout elle doit à sa forte altitude un climat montagnard. L'hiver est une saison rigoureuse pour le Planézard ou pour tout voyageur qui se hasarde un séjour ou même une simple traversée du plateau. La neige voile tout; elle atteint fréquemment une épaisseur de Om.50, de 1m. plus rarement de 2m. On circule en traîneau; parfois même ce mode de transport doit cesser: C'est alors l'arrêt complet de la vie. Les courriers sont interrompus et les habitants de la Planèze demeurent enfermés dans leur solitude, isolés de tout quelquefois pendant huit jours. La neige reste sur le sol de novembre à avril. La Planèze connaît des vents violents Le plus redouté, l'Ecir, le vent de la tempête, soulève la neige et la roule en tourbillons aveuglant le voyageur perdu dans la plaine que les cloches d'un village voisin essayent de guider au milieu de la tourmente. C'est en toutes saisons que les vents balaient furieusement la surface de la Planèze: on les craint toujours de quelque direction qu'ils viennent. Les vents du Nord et de Ouest sont les vents du froid, les vents qui soufflent quand l'air est sec, quand le baromètre monte. Le vent de Cezens annonce aux habitants de Paulhac le froid et la neige; il est pour tous les Planézards le vent du Plomb. Le vent du Sud apporte la pluie, celui du Sud-Ouest les orages et la grêle. Le vent d'Est est très rare en Planèze, aussi cherche-t-on de préférence les expositions Est ou Sud-Est abritées par une petite pente pour construire une maison ou un village. »

L'ennemi juré des habitants, ce n'est pas tant la neige que le vent, et surtout la combinaison de la première avec



*Déneigement sous le Puy de Mercou à Paulhac*

le second. Le vent, d'où qu'il souffle, demeure encore aujourd'hui le principal motif de crainte des habitants de la Planèze, et si l'on expose désormais les maisons plein sud, captant autant d'énergie solaire qu'il est possible pour économiser sur sa facture de chauffage, les congères sur les routes sont toujours susceptibles de bloquer un village entier pendant quelques heures, voire une ou deux journées. Qu'il dure six mois ou quelques semaines, l'épisode hivernal marque non seulement les esprits mais aussi les corps – j'y reviendrai. Mieux encore, il est pour ainsi dire constitutif de l'identité du pays, et des gens qui y vivent. À quoi rime de vivre ici, autour des montagnes, et bien souvent à plus de 1000 mètres d'altitude, si l'hiver fait défaut ?

La mémoire météorologique demeure incertaine : on peine à se remémorer les dates et les années exactes de ces hivers exceptionnels, la durée et l'épaisseur de l'enneigement, et les températures, mais le souvenir de leurs conséquences sur la vie quotidienne n'en est pas moins vivace et on ne saurait se passer de la tradition orale pour compléter les informations statistiques établies par les météorologues patentés. Par exemple, l'hiver d'il y a deux ans n'est pas considéré,

loin s'en faut, comme ayant été particulièrement rude. Si l'on s'en tient à la moyenne des températures et à l'épaisseur de la couverture neigeuse, il peut être classé sans discussion dans les hivers doux. Mais si vous demandez à des habitants des villages reculés d'altitude, par exemple dans le Cézallier ou le sud du massif, du côté de Malbo ou de la vallée de Brezons, cet hiver-là mérite d'être inscrit dans les mémoires, pour la raison qu'un abominable épisode de tourmente a cloué sur place durant plus d'une semaine certains des habitants des hameaux isolés sur les hauteurs – s'est ajouté à cela le fait qu'une des fraiseuses du département était en panne. On a vu des congères de plus de trois mètres de haut à de nombreux endroits, et même sur ma commune, la route qui mène à Lescure était bordée de véritables murs d'une neige compacte au milieu desquels on ne circule que dans une seule direction – et si on se croise, on en est quitte pour une marche arrière périlleuse pendant des centaines de mètres. On se rend compte, et tel sera l'objet des chapitres suivants, que la rigueur des hivers aujourd'hui affectent surtout les déplacements. Mais pour les anciens, il fallait parfois se résoudre, comme le dit Madeleine Bassere, à « l'arrêt complet de la vie »<sup>76</sup>.

---

76. Ce qui est largement exagéré en vérité : certes, quand la neige recouvrait des villages entiers et coupait les voies de communication, la vie « laborieuse » en prenait un sacré coup, mais la vie « sociale » ne s'arrêtait pas pour autant : les villages il est vrai étaient bien plus peuplés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

---

## Les hivers autrefois

---

On se plaint de l'enclavement du Cantal et de la Haute-Auvergne en général. Peut-être pourrait-on trouver une consolation dans le fait que c'était bien pire autrefois. Le récit de voyage du citoyen Pierre Jean-Baptiste Legrand d'Aussy, dont la première édition date de 1788, texte considéré comme la description la plus complète de l'Auvergne au siècle des Lumières, ressemble bien plus à un compte-rendu d'exploration ethnographique qu'à un guide Baedeker. L'auteur déplore que les voyageurs aillent s'embarquer dans des contrées lointaines, des pays étrangers, alors que certaines régions de France demeurent extrêmement mal connues et ne font l'objet d'aucune étude sérieuse<sup>77</sup>. Quand Legrand d'Aussy par-

---

77. Cette forme de parisianisme qui considère la Province sous l'angle de l'exotisme paraît tout à fait compréhensible chez un voyageur de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le Cantal était alors tout à fait enclavé, bien plus qu'aujourd'hui, ce qui n'empêchait pas d'ailleurs les populations de migrer d'un pays à l'autre. D'un autre côté, les campagnes étaient bien plus peuplées, et l'isolement du coup s'avérait très relatif : les échanges d'un village à l'autre étaient extrêmement fréquents. Parler d'enclavement suppose qu'on prenne en compte de nombreux facteurs, et pas seulement l'éloignement vis-à-vis des métropoles : la densité de population dans les villages permettait autrefois une vie sociale riche, mais les critères du « lien social » contemporain ne sont certainement pas ceux du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il n'empêche, la tendance à présenter les arrière-pays sous l'angle de l'exotisme n'a pas disparu, loin de là. Mais elle est plus agaçante, et même impardnable, sous la plume

vient non sans peine, après un long périple depuis Clermont-Ferrand, jusqu'en Haute-Auvergne, il est d'abord frappé par l'omniprésence des montagnes, la rudesse du climat et la pauvreté des paysans préoccupés uniquement par leur survie. Arrivant de Brioude en direction de Saint-Flour, passant le fameux col de la Fageolle, véritable porte d'entrée du Cantal, il est averti de se « vêtir d'un drap et de se couvrir d'un manteau ». Le cavalier de maréchaussée qui l'accompagne lui raconte une anecdote édifiante, qui fait littéralement froid dans le dos :

« L'hiver précédent, ce citoyen, avec un de ses camarades, avait été chargé de conduire aux prisons de Clermont deux criminels, tirés de celles de Murat. En traversant la Flageole, ils trouvèrent, sur le chemin, un paysan mort de froid, et deux autres, expirans, qu'ils mirent sur des chevaux pour les conduire dans quelque étable du voisinage. Un des prisonniers eut deux doigts gelés, et il les perdit. Les conducteurs eux-mêmes, quoique marchant à pied pour se réchauffer, étaient tellement transis, qu'ils eurent de la peine à gagner le village voisin. »

Si vous passez de nos jours au col de la Fageolle sur l'A75, par jour de grand froid, vous pourrez admirer les arbres littéralement pris dans les glaces, autour des éoliennes, et la blancheur gelée du col, et vous songerez peut-être aux épreuves endurées par nos ancêtres forcés de passer d'un côté à l'autre de la montagne.

La manière dont les cantaliens survivent au froid préoccupe grandement notre voyageur. Il s'étonne qu'on ignore l'usage des poêles, contrairement aux russes par exemple. Les paysans de « ce pays monteux » qu'est l'Auvergne ont choisi, si l'on peut dire, une autre stratégie. Quand les russes chauffent leurs cabanes et prennent soin de se vêtir de fourrures épaisses, les auvergnats se contentent d'une « étoffe grossière qui par le désavantage de ses formes, le couvrant mal, n'est que pesante, sans être chaude ». Ainsi l'auvergnat se rend « moins sensible au froid, en s'y endurcissant par l'habitude » (ce qui, admettons-le, constitue un avantage fort incertain). Legrand d'Aussy note tout de même que si les

---

des journalistes d'aujourd'hui. Je songe notamment à cet article qui fit son effet il y a quelques années : « Le Cantal ou la Corse sans les bombes » et à certains animateurs de la radio ou de la télévision qui continuent manifestement à considérer nos arrières-pays comme une réserve d'analphabètes, de chasseurs-cueilleurs, incapables de se servir d'un téléphone portable ou d'un ordinateur.

montagnards de la Province se passent de fourrures et de poêles, c'est aussi et avant tout par nécessité, parce qu'ils sont pauvres.

Malheureusement, l'état de santé des auvergnats ne bénéficie pas tant que ça de ce froid revigorant. Ils souffrent en réalité mille maux, et, comme le pays est déjà à cette époque un véritable désert médical, bien plus désertique encore que celui dont on se plaint aujourd'hui, ces maux s'aggravent immanquablement, entraînant une mortalité précoce importante. La raison de cette mauvaise santé vient du genre d'existence qu'ils mènent en hiver, laquelle existence paraît à notre anthropologue picard<sup>78</sup> « assez bizarre » :

« Ordinairement, son habitation est partagée en trois ; à droite, l'étable, à gauche, la grange ; au milieu, la maison ou le logement : tout cela tenant ensemble, et se communiquant par des portes intérieures. Quand le froid commence à se faire sentir, on quitte la maison ; et la famille entière passe dans l'étable, qui, dès ce moment, devient l'appartement d'hiver. (...) Les animaux, bœufs, vaches, chevaux, moutons, etc., occupent les deux côtés, à droite et à gauche. Les lits de la famille sont au fond, comme dans l'endroit le plus chaud ; de sorte que pour y parvenir, il faut passer à travers la double rangée des bestiaux. »

« Fort étrange » également est la vie quotidienne. Notre citoyen voyageur nous offre là une étude de mœurs vouée à devenir un stéréotype courant dans les récits que les urbains feront au sujet des ruraux.

« On se lève à huit ou neuf heures. Le père alors, avec ses enfans mâles et ses valets, s'il en a, va panser ses bestiaux et leur donner de la litière (notez qu'il n'a pas aller bien loin, il lui suffit juste de se lever et d'accomplir sa besogne sans quitter l'étable). La femme, pendant ce temps, se rend, avec ses filles, dans la maison. Elles allument un fagot de bruyère, et font la soupe. On dîne ; mais le plus vite qu'il est possible, pour ne pas se refroidir ; puis, l'on court se réfugier dans l'étable. Le soir, à cinq heures, soupe nouvelle ; et nouvelle retraite, jusqu'au dîner le lendemain. »

---

78. Legrand d'Aussy est originaire d'Amiens. C'était un lettré et un érudit, qui projeta par exemple d'écrire une histoire exhaustive de la poésie française. Formé chez les jésuites, il fut amené à visiter l'Auvergne quand un de ses frères fut nommé abbé de Saint-André de Clermont. Il passa deux années à explorer les arrières pays auvergnats, avant d'être nommé « conservateur des manuscrits français à la bibliothèque du Roi ». J'aime cette figure du voyageur érudit, si typique au siècle des Lumières.

On croirait lire le témoignage d'un Paul-Émile Victor hibernant avec toute une famille dans la promiscuité affolante<sup>79</sup> d'un igloo dans le fjord de Kangerlussuaq, à l'Ouest du Groenland. Manger, dormir, s'occuper un peu des bêtes, sans qu'il soit nécessaire d'aller bien loin, et voilà nos hivernants accusés de paresse ! Martin de la Soudière, dans sa magnifique enquête, *L'Hiver, à la recherche d'une morte saison*<sup>80</sup>, évoquant une période beaucoup plus récente, rappelle cette idée que l'hiver constitue finalement un temps de repos, ce que les paysans, toujours soucieux d'apparaître aux yeux du monde comme des travailleurs acharnés, préfèrent passer sous silence.

On lit déjà chez Legrand d'Aussy une première évocation des veillées villageoises hivernales, matière d'un autre cliché – elles ont disparu depuis belle lurette avec l'arrivée de la télévision, même dans les villages les plus reculés. Mais son récit n'est pas empreint de nostalgie, ni d'empathie, c'est le moins qu'on puisse dire, sans doute parce qu'on ne souffrait pas encore à l'époque de la « perte du lien social » :

« Il est très rare pourtant qu'une famille passe l'hiver, seule et isolée dans son étable. Ordinairement plusieurs ménages se réunissent ensemble ; et si l'un d'eux en a une, ou plus grande ou plus chaude, c'est là qu'on vient se rendre et que se tient l'assemblée.

Le matin, dès que la soupe est mangée, chacun accourt. On s'assoit en rond sur des bancs ; et je n'ai pas besoin de dire à quoi le temps s'emploie [Il n'a pas besoin de le dire, mais il va néanmoins nous le dire quand même :] . On jase, on rit, on crie contre les impôts et contre ceux qui les répartissent ou les perçoivent [notez ici la remarque typiquement révolutionnaire, qu'on vive à Paris ou au fin fond de l'Auvergne, la révolte couve !]. On raconte des historiettes qui courent sur les filles ou les garçons du voisinage ; on dit du mal de ses municipaux, de

---

79. Ce qui explique d'ailleurs sa liaison avec Doumidia, une jeune inuit (lire à ce sujet le récit qu'en donne le grand explorateur : *Boréal et Banquise*, Grasset, 2008). La question de la promiscuité dans l'habitat montagnard est un classique des études anthropologiques. Mais elle fournit aussi la matière de racontars pas toujours bien intentionnés. J'ai entendu des remarques acerbes concernant les relations parfois incestueuses au sein de telle ou telle famille ou tel ou tel hameau. L'inceste est une réalité, terrible, et dont l'occurrence est largement sous-estimé (c'est un psychanalyste qui vous parle et qui a recueilli bien trop de témoignages à ce sujet). Mais il n'est en rien plus fréquent à la campagne qu'en ville, et ne se limite pas à un milieu social donné.

80. De la Soudière (1987)

ses supérieurs, de tous ceux qui ne sont pas là. À cinq heures, on se sépare pour aller manger la soupe ; on revient jaser et médire encore quelques temps, puis, chacun retourne chez soi coucher. »

Après cette peinture sans concession des si douces veillées d'antan, il faut à Legrand d'Aussy expliquer pour quelle raison ce mode de vie précisément est cause d'une santé malsaine, contre l'idée toute faite qui veut, aujourd'hui comme hier, que d'une vie au grand air résulte une nature solide et résistante.

« Un poêle, entretenu à grand frais, ne donnerait pas la chaleur que procure dans l'étable cette multitude d'hommes et d'animaux, entassés. L'air y devient vite étouffant. Il se change en une fumée épaisse, qu'on voit sortir en vapeur par les ouvertures ; et l'on ne conçoit pas comment ces montagnards, accoutumés à en respirer un d'une autre nature, peuvent y vivre. Faut-il, les jours de repos, aller aux offices, ils passent tout à coup et sans précautions de cette atmosphère si chaude, dans une atmosphère glaçante. Obligés de traverser la neige, quelquefois dans un espace très considérable, ils arrivent à l'église, mouillés ; et ils restent là deux ou trois heures, et souvent en reviennent malades<sup>81</sup>.

Une autre cause de maladies est la qualité malsaine de l'air qu'ils respirent dans ces étables. Non seulement cet air, par l'enfoncement particulier de l'endroit qu'ils habitent, ne se renouvelle jamais ; mais, après s'être corrompu par la respiration des hommes et des animaux, il devient encore infect par les exhalaisons putrides qu'exhale sans cesse un fumier qui n'est jamais enlevé. Ainsi, quand le soleil rend le mouvement et l'action aux divers principes que la Nature<sup>82</sup> tenait engour-

---

81. Ce périple à pied dans la neige jusqu'à l'église du village d'à côté, je l'ai entendu raconter l'hiver dernier, après que la tempête ait bloqué les routes de la commune plusieurs jours. Un office devait être célébré pour l'enterrement d'un habitant au village de Lescure, et il fallut pour les habitants du village voisin du Ché, y aller à pied, bravant trois kilomètres de route et de chemin, malgré les conditions climatiques apocalyptiques.

82. Notez la majuscule et les accents soudain lyriques quand l'auteur évoque, en bon préromantique, la Nature, faisant contraste avec la description cauchemardesque des conditions d'hygiène des étables auvergnates. On retrouve un contraste de ce genre quand on lit les reproches faits aujourd'hui aux paysans supposés polluer les campagnes, lesquels devraient, en toute logique métropolitaine, se contenter de fournir une réserve d'air pur aux habitants des centre-ville, lesquels, en bons citoyens responsables et généreux, trient leurs déchets, empruntent les transports en commun ou vont à bicyclette, sauvant ainsi la planète du réchauffement qui la menace. J'y reviendrais dans la dernière partie de ce livre.

dis, ces miasmes pestilentiels [sic!] se développent tout-à-coup dans le sang de ces malheureux montagnards ; et ils font naître, parmi eux, des fièvres putrides et malignes, d'autant plus dangereuses qu'ordinairement la misère interdit à ces sortes de gens tout espèce de secours. »

On étouffe, on s'intoxique, on attrape les fièvres, la misère règne et on en meurt. Dieu merci, les temps ont changé, et même si les médecins sont réputés rares dans l'arrière-pays, il est peu fréquent qu'une fièvre vous emporte de nos jours. Toutefois, jusqu'à une époque récente, disons, les années 50, les principes de la survie hivernale demeuraient somme toute les mêmes : on se repliait dans les villages, on se calfeutrait dans les fermes, et une porte dans la cuisine procurait un accès direct à la grange, même si l'on n'y dormait plus au milieu des vaches<sup>83</sup>. En adoptant une manière de vivre plus autarcique, on limitait les déplacements, on organisait le quotidien en fonction du climat.

Parmi les nombreux témoignages que j'ai recueillis, la plupart sont teintés de nostalgie. Cette vie qu'on qualifierait de rude possédait des vertus que les gens qui l'ont vécue regrettent « en partie ». Marie Christine, qui a grandi au village du Ché, à 1250 mètres d'altitude, se souvient que, les jours de grande neige, son père l'amenait à l'école en la portant sur ses épaules. « Il mesurait 1,80 m, et de là-haut, je m'amusais à passer la main sur le haut des congères qu'avait amassées la fraiseuse en frayant un passage jusqu'à l'école. » À l'école de Laveissenet, le petit bourg voisin, l'institutrice ne chômait pas quand les jours étaient au froid. Son fils, que j'ai croisé à Murat, se souvient fort bien de l'hiver 1956, durant lequel les températures n'avaient guère dépassé les trente degrés en-dessous de zéro durant trente jours et trente nuits : « Le matin, bien avant l'arrivée des écoliers, elle partait dans les salles de classe pour allumer les poêles à charbon. Tout était gelé. Les mouchoirs sous l'oreiller était durs comme pierre,

---

83. Quand il y avait encore des bergers à demeure auprès des troupeaux, les jeunes gens employés l'été dans les estives dormaient dans un coin de l'étable, près d'un foyer qu'on allumait parfois dans la soirée, dans ce genre de lit-armoire qu'on trouve fréquemment dans les vieilles maisons, qui font une alcôve dans le mur, ou sont taillés dans le bois. De nombreux témoignages s'accordent pour dire que les choses ont changé assez récemment, souvent pas avant les années 70 : le « confort moderne », la chambre individuelle pour les enfants, la séparation des bâtiments réservés aux hommes et aux bêtes, etc.



*Le buron de la Mouche*

et il fallait dégeler les encriers avant le début des cours. »

Il arrivait régulièrement que les villages demeurent inaccessibles durant plusieurs jours, voire quelques semaines. Jean-Marie, qui est né et a vécu à Loubizargues, un autre village de la commune, et qui est désormais mon plus proche voisin, aime à raconter l'histoire suivante. On est là dans les années 40 ou 50. Une des grandes difficultés quand le village est fermé durant autant de temps, c'est de faire venir le médecin en cas d'urgence. Il faut envoyer quelqu'un au bourg aller le chercher et l'amener jusqu'au village, et le meilleur moyen d'assurer le transport, quand le ski ne passe plus, c'est le cheval de trait. Comme souvent dans les sociétés rurales, c'est l'animal qui constitue le premier soutien de l'homme – on ne dira jamais assez qu'avec la fin du monde rural, c'est aussi tout un faisceau de relations extrêmement riche entre les hommes et les animaux qui se perd (mais c'est là un autre sujet). Le médecin arrive donc, va à son urgence, puis en profite pour faire le tour des maisons, examinant les patients, distribuant ses ordonnances, puis rentre chez lui. Mon voisin explique : « Il fallait alors regrouper toutes les ordonnances et descendre à Murat pour récupérer les médi-

caments à la pharmacie. J'y allais à skis, plusieurs fois dans la saison. Ces skis avaient été taillés par mon père, on s'en servait couramment pour tous les déplacements en hiver. » De Loubizargues à Murat, il y a tout de même une petite trotte, et, à l'aller tout au moins, une sacrée descente. « Mais j'aimais ça, dit mon cher voisin. Surtout qu'à l'époque, les prés n'étaient pas clôturés, pas de barbelés pour nous barrer le passage, on pouvait descendre tout schuss, droit devant. Par contre, la montée au retour ! » Effectivement, la grimpette depuis Murat, avec des skis en bois, sans écaille, privés de tout système anti-recul, et des fixations à ressort dans le meilleur des cas pour les chaussures, n'était pas une partie de rigolade.

L'hiver on se tenait donc au chaud près des cheminées et des cantous, et on se réunissait souvent pour la veillée chez les uns ou chez les autres, en famille le plus souvent, ou entre voisins. Les hommes sortaient les jeux de carte et les femmes le tricot, les gaufriers en fonte chauffaient durant la soirée. Ces villages, bien plus peuplés qu'aujourd'hui, pouvaient supporter sans trop de peine d'être coupés des gros bourgs durant quelques semaines : les cafés aménagés dans la cuisine des fermes, l'épicerie, quelques artisans, mais aussi les écoles, couvraient largement les besoins nécessaires à la survie d'une petite communauté. Et surtout, la majorité des habitants travaillaient dans leur village de résidence, essentiellement à la ferme. Il n'était pas question, à quelques exceptions près, d'aller tous les matins à Saint-Flour ou Murat<sup>84</sup>. On pouvait plus facilement « renoncer » devant la neige, reporter son voyage à plus tard, prendre son mal en patience. S'il est d'ailleurs une vertu que l'hiver apprend à ceux qu'il soumet, c'est bien la patience – la supposée impérieuse nécessité qui pousse aujourd'hui sur les routes enneigées ceux que leur emploi appelle loin de chez eux, n'est qu'une bravade assez vaine, parfois sanctionnée par une automobile versée dans le bas-côté, ou plantée dans une congère. Il est insupportable à certains de nos contemporains que la nature puisse imposer sa loi aux hommes, surtout quand il s'agit de sacrifier quelques heures de travail

---

84. Certains habitants de Planèze d'aujourd'hui s'infligent ainsi un aller-retour quotidien pour Aurillac, Brioude, Issoire ou Clermont-Ferrand. J'ai moi-même enseigné quelques temps à Saint-Chely d'Apcher : trente minutes de route à la belle saison, mais parfois le double par temps de neige.

– la grande machinerie capitaliste n'a jamais toléré que la nature (ou qui que ce soit) aille se mettre en travers de son chemin, mais j'ai dans l'idée qu'autrefois, dans nos arrière-pays, on n'aurait pas obéi si facilement aux injonctions entrepreneuriales. On trouverait encore, en écoutant bien, quelques anciens pour admettre en souriant que les hivers d'autrefois, et la manière dont on les supportait, procurait une certaine fierté. En tous cas, encore aujourd'hui, et internet n'y changera rien, on ne peut pas faire comme si l'hiver était indifférent.



## CHAPITRE 17

---

### Médecins des neiges

---

Les rudes hivers d'autrefois engendraient leur lot de figures héroïques. Ceux qui, malgré les conditions parfois dantesques, n'hésitaient pas à traverser le pays pour accomplir la tâche qu'on attendait d'eux, occupent le haut de la liste, quand bien même nombre de ces êtres dévoués au secours de leurs semblables sont désormais oubliés. Tous les anciens se souviennent du facteur qui passait avec ses skis là où la plupart ne s'aventuraient pas. J'ai vu ces derniers hivers la boulangère du bourg, au volant de sa camionnette, continuer à desservir les villages de la commune, et faire sonner son klaxon pour rameuter les rares habitants, malgré une route à la limite du praticable. Mais que dire des médecins, des infirmières et des aides-soignantes qui sillonnaient l'arrière-pays en bravant les éléments contraires. Peu de médecins aujourd'hui accepteraient de s'engager dans des galères pareilles – c'est en général au patient de se débrouiller pour aller jusqu'au cabinet. Il vaudrait mieux parler de nos jours d'« infirmiers de campagne » ou d'« aides soignantes de campagne », plutôt de que de « médecins de campagne ». Mais autrefois, certains médecins n'hésitaient pas, même quand l'accès aux villages les plus reculés tenaient de l'expédition polaire.

Une infirmière anesthésiste qui travaillait à l'époque à

l'hôpital de Riom-es-Montagnes se souvient fort bien de l'hiver 1962-1963, particulièrement long et neigeux :

« Comme la plupart des routes étaient inaccessibles, en cas d'urgence, il fallait déplacer le bloc opératoire aux domicile des malades. La SNCF mettait un train à notre disposition et nous amenait aussi près que possible des endroits où nous devions intervenir. À l'arrivée, un paysan nous attendait, avec des chevaux et des traîneaux. On transbahutait tout le matériel à l'endroit où se trouvait le malade, mais souvent, il fallait finir le trajet à skis. On partait alors avec le bloc opératoire sur le dos. Les femmes pouvaient porter jusqu'à 25 kilos, et les hommes près de 40, c'était les charges maximales légales. Et il fallait parfois skier durant des heures, en pleine nuit, chargés comme des mulets. La journée commençait souvent à une heure du matin pour ne s'arrêter que 24 heures après. J'ai tenu six mois à ce rythme, c'était fou. Mais à l'époque, on avait pour principe de soigner tous les malades, où qu'ils se trouvent. Il régnait un esprit de solidarité qui s'est totalement perdu. »

On garde des souvenirs marquants de ces visites hivernales, quand la ferme ou le village étaient coupés du monde, on loue les vertus de ces êtres courageux, généreux, et nombreux sont celles et ceux qui leur sont juste reconnaissants d'être nés, car, après tout, ils les ont fait naître. Maurice Delort était l'un d'entre eux, dont l'histoire locale a conservé le récit <sup>85</sup>.

Je découvre l'existence de ce formidable « médecin de campagne » en effectuant des recherches iconographiques sur les villages des montagnes cantaliennes : une photographie en noir et blanc montre un homme à la barbe brune et fournie monté sur un traîneau tiré par trois chiens. On se croirait dans le Grand Nord. En réalité, nous sommes dans les années 50, sur les hauteurs de Thiézac ou de Saint Jacques Des Blats. C'est, m'explique-t-on, le médecin Maurice Delort qui fait sa tournée. Il est probablement en route pour visiter une ferme ou un hameau isolé par la neige. Les commentaires des internautes au bas de la photographie sont étonnants : tout le monde semble avoir eu affaire à lui, et l'émotion, cinq décennies plus tard, transpire encore des mes-

---

85. Essentiellement grâce aux travaux de son fils, Pierre Delort, lui-même figure emblématique du département, à qui l'on doit par exemple la création du Samu d'Aurillac, un des premiers à proposer des interventions d'urgence en milieu montagnard. Je ne saurais trop ici remercier Pierre pour les innombrables histoires et anecdotes qu'il m'a confiées.

sages lapidaires : « Il a sauvé mon grand-père d'une mort certaine, et je lui dois la vie » ou : « C'est lui qui m'a fait venir au monde, quand ma mère était en couche dans la ferme bloquée par la neige ». <sup>86</sup>

Tout en menant avec opiniâtreté et en demeurant fidèle à ses montagnes et ceux qui les habitent une carrière de médecin de campagne, il s'engage dans la promotion et le développement de son département, étant notamment un de ceux, avec le Sénateur Maurice Peschaud, qui initient la modernisation de la station du Lioran et la création des premières politiques touristiques concertées. Décoré de la légion d'honneur en 1964, il disparut dans un accident de la circulation le 13 septembre 1971, plongeant toute une région dans le deuil et la consternation.

Au sortir de la guerre, Maurice Delort se consacre à ses patients. Les montagnes à l'Ouest du Plomb du Cantal sont plus densément peuplées qu'aujourd'hui. Le grand exode rural atteindra son point maximal dans les années 60. Il y a

---

86. Né en 1911 à Vic-sur-Cère, Maurice Delort étudie, à la suite de son père, emporté par la Grande Guerre, la médecine. Mobilisé en 39-40, il part au front accompagné d'un aide de camp original : la chienne Samoyède ISBA, à laquelle il dédiera plus tard la médaille militaire qui lui sera remise. De retour à Vic-sur-Cère, il s'engage contre les autorités de Vichy pour défendre les jeunes filles juives hébergées au Centre d'Accueil fondé par l'Abbé Glasberg sous l'égide de l'association Amitiés Chrétiennes en 1942. Médecin attaché au Centre, il dénonce les conditions d'existence au Centre et le manque de moyens dans une lettre adressée en 1944 au Préfet du Cantal :

« Les enfants qui arrivent au centre sont la plupart du temps démunis de tout. Ils dorment dans des chambres communes, à trois pour les plus grands, à quatre pour les plus petits. Parfois les frères et sœurs sont couchés dans le même lit. Si la plupart des lits sont munis de matelas, une vingtaine de paillasses faites de toiles de jute remplies de paille ont dû être ajoutées pour coucher tous les enfants. Mais les quantités de paille sont insuffisantes et le docteur déplore que les demandes d'allocations supplémentaires de paille aient toujours essuyé un refus de la part de la Mairie de Vic-sur-Cère ou de l'intendance. Les couvertures sont défraîchies et les draps ne peuvent être maintenus dans un état de propreté parfaite compte tenu du manque de savon. Quant au chauffage, les pièces chauffées en permanence en hiver sont le réfectoire, la salle d'études et l'infirmerie. « Dans la mesure du possible les chambres sont chauffées une sur deux (porte de communication ouverte). » Cependant, il est clair « que la quantité de charbon allouée à cette intention ne [...] permet pas de chauffer davantage » et est même nettement insuffisante. » Et il ajoute : « Les occupants du centre ne doivent pas leur survie à une complicité bienveillante de la population qui, si elle ne se livre pas à la délation, est dans son ensemble plutôt indifférente sinon hostile à la présence des jeunes Juifs. » source : [jewishtraces.org/vicsurcere/](http://jewishtraces.org/vicsurcere/)

donc encore des habitants dans les villages, même les plus reculés, et le médecin de montagne ne chôme pas. En 1947, le docteur glisse un traîneau à l'arrière de sa 2CV, ainsi que son chien Vouky, son fidèle compagnon, un samoyède, et l'attelage prend le relais quand la neige empêche toute progression de l'automobile. Les patients prennent ainsi l'habitude d'accueillir non seulement le médecin, mais son chien. L'équipage s'avère cependant trop limité dans les conditions les plus difficiles. Il se trouve que Maurice Delort compte parmi ses connaissances, qui remontent ici à l'époque du scoutisme, le spécialiste incontestable du Grand Nord : Paul-Émile Victor lui-même ! Ce dernier lui fait cadeau de deux chiens de traîneau, Bjorn et Yfau, venus directement de Terre Adélie, débarqués à Marseille direction le Cantal. L'attelage fait merveille sur les hauteurs enneigées de la vallée, de Vic-sur-Cère à Saint Jacques les Blats. Les postes téléphoniques étant encore rares, on prévient le médecin en accrochant un tissu blanc à une chaise à l'entrée de la ferme ou en bas du chemin, parfois escarpé, qui y mène.

Les deux chiens qui avaient exploré l'Antarctique engendrèrent quelques rejetons, et bientôt le docteur se trouvait à la tête d'un véritable élevage, dont il reste, paraît-il, quelques descendants dans nos montagnes. L'attelage s'affermi donc au fil des années et les endroits les plus reculés devinrent accessibles et, dans les cas d'urgence, comme il est ici rapporté par son fils Pierre, il permit de sauver des vies :

« La meute n'était pas toujours très obéissante. Appelé au chevet d'une patiente à Faillitoux [au-dessus de Thiézac], le docteur constate que celle-ci avait une hernie étranglée. Je ne puis rien pour vous lui dit-il, il faut absolument vous descendre le plus rapidement possible à Aurillac pour vous faire opérer. Pour venir jusqu'ici, il avait du affronter, avec ses chiens, la tempête et la neige tombée en abondance. Ne vous inquiétez pas, nous avons devant la porte un taxi sûr et rapide. Il attachait solidement la malade pas très rassurée sur le traîneau quand soudain les chiens impatients et sans doute avides d'espace, partirent à toute vitesse provoquant au premier virage une embardée dont la future opérée dut se rappeler toute sa vie. On vous laisse imaginer sa peur. Heureusement, la neige amortit les chocs. Il fallut au docteur beaucoup de persuasion pour que le voyage continue. Il n'empêche que grâce à l'attelage, elle put arriver à temps à l'hôpital et eut la vie sauve. Plus tard son histoire alimenta de nombreuses veillées. »

À n'en pas douter, bien des garçons nés à cette époque, grâce au soin du bon Docteur, portent désormais son prénom. L'histoire de ces épopées nordiques en chiens de traîneau s'arrête dans les années 60. Les hivers rudes se font plus rares, l'équipement des services départementaux s'améliore, les routes sont mieux déneigées, et surtout, l'exode rural bat son plein, les politiques agricoles entraînent la disparition de nombreuses petites exploitations familiales, dépeuplant d'abord les « écarts ». J'ignore si l'usage de chiens de traîneaux fit des émules parmi les collègues cantaloux de Maurice Delort, mais j'ai entendu à de nombreuses reprises évoquer l'arrivée du médecin à ski, plus rarement en raquettes à neige et le ski constituera, jusque dans les années 60, le moyen de déplacement le plus commode dans nombre de villages enclavés durant l'hiver<sup>87</sup>.

---

87. Il existe un document tout à fait exceptionnel concernant notre médecin des neiges, un petit documentaire d'une quinzaine de minutes réalisé pour la séquence d'actualité qui précédait autrefois la diffusion du film dans les salles de cinéma. La diffusion de ce court-métrage a sans doute contribué à rendre célèbre notre médecin dans les années 60.



---

## Une brève histoire (sociale) du ski

---

Quand on s'intéresse à l'histoire du ski, notamment à la période moderne, on trouve inmanquablement des documents relatifs au développement des stations de sports alpins, des compte-rendu de compétitions sportives, les récits des performances des champions nationaux, des épopées relatant les exploits des alpinistes, et des brochures décrivant l'évolution du matériel et les innovations techniques. Le ski récréatif et sportif donne lieu incontestablement à une histoire, avec une majuscule si l'on veut, et cette histoire épouse largement la culture et les intérêts d'une même classe sociale, plutôt aisée, voire bourgeoise, et largement urbanisée. C'est parfaitement logique dans la mesure où la plupart des stations de ski alpin, qui en constituent le décor, ne sont accessibles qu'aux plus fortunés. Au Lioran ou au Sancy et même dans les premières stations de ski nordique, on vient depuis les villes dès le début du vingtième siècle pour goûter à ce nouveau loisir, au grand étonnement des populations montagnardes<sup>88</sup>. Le tourisme ne touchera les masses

---

88. Voir pour la station des Estables, en Haute-Loire, les recherches de Jean Chaize et Christian Bertholet, *Grandes heures du ski en massif du Mézenc et en Haute-Loire (1909-1959)*, sans éd. 1989. Merci à Didier Amarger, « l'homme du col de Prat-de-Bouc » de m'avoir donné à lire cet ouvrage et raconté bien des « histoires de ski ».

laborieuses qu'après l'invention des congés payés, et encore, force est de constater que le coût d'un séjour en station de sports d'hiver n'est pas pour toutes les bourses, même dans le Massif Central. Les vacances d'hiver à la montagne ne sont pas aussi « démocratisée » que le camping à la plage ou la randonnée estivale. C'est d'ailleurs la raison majeure pour laquelle je n'ai quasiment jamais goûté aux joies de l'hiver montagnard avant mon arrivée dans le Cantal, à l'âge vénérable de trente-six ans.

Il existe pourtant une autre pratique du ski, mais elle est pour ainsi dire sans histoire, tout comme ses pratiquants sont issus d'un monde bien souvent réputé « sans histoire »<sup>89</sup>. L'historien de la pratique sportive du ski dispose de documents d'archive en nombre raisonnable, mais celui du ski de village est moins bien loti. La mémoire dépend ici de la tradition orale, des récits éventuellement transmis de génération en génération : il faut des voix pour les parler et des oreilles pour les entendre, et quand les voix s'éteignent, c'est toute une histoire que l'oubli menace. On parle parfois de ski « utilitaire » ou de « ski de déplacement », mais ces qualificatifs me paraissent réducteurs. Je l'appellerais volontiers « ski des montagnards », au risque de vexer nombre d'animateurs des stations alpines, qui revendiquent parfois ce titre, ou alors, admettons, « ski rural », « ski populaire », ou « ski de village ». Il est difficile de faire l'histoire de cette culture discrète, qui ne fait pas de publicité, qui demeure aussi secrète finalement qu'un hameau engourdi dans la neige.

Une perspective romantique pourrait laisser croire que les gens des montagnes n'ont pas attendu l'arrivée des touristes pour aller à ski d'un village à un autre, ou franchir les cols pour atteindre une autre vallée. J'ai le regret de dire que les choses ne se sont pas passées ainsi. Pour être juste, en France en tous cas, le ski apparaît d'abord dans les milieux militaires, importés par quelques soldats scandinaves, avant de toucher les urbains fortunés en mal d'aventures. Ce n'est que dans un troisième temps que les habitants du cru, pour la plupart des paysans de montagne, s'approprient cette pratique pour leurs déplacements hivernaux. Les pouvoirs pu-

---

89. Nous reviendrons sur cette an-historicité des cultures rurales : elle est à mettre en relation avec la manière dont on administre trop souvent les campagnes d'une manière franchement jacobine, sans se soucier de l'avis des autochtones.

blics verront très tôt l'intérêt d'une telle pratique pour faciliter le « désenclavement » des villages montagnards et dès 1908, le Touring Club de France, dont la compétence ne se limite pas à la mobilité motorisée, rédige une brochure forte de 40 pages avec schémas et gabarits : *Le ski utilitaire. Méthode de fabrication familiale*.

Ce guide « à l'intention des montagnards » est envoyé gratuitement aux maires et aux instituteurs des régions de montagne et des hauts plateaux. Il présente le matériel nécessaire à la fabrication familiale de skis (variétés de bois, gabarits, récipients de trempe, appareil de cintrage, vis de serrage, etc.), donne la méthode de fabrication (choix, débitage, trempe du bois, cintrage, etc.), conseille en matière d'attaches (étriers, courroies) et de bâtons, et révèle, croquis à l'appui, la technique du ski (marche en terrain plat, marche ascendante, descendante, chasse-neige, demi-tour, saut de fossés, etc.). Le T.C.F., dont il faut saluer l'action, s'engage à adresser gratuitement les gabarits et vis de serrage aux personnes intéressés<sup>90</sup>.

Je serais curieux de savoir combien de paysans de montagne et de menuisiers de village ont effectivement suivi les préconisations de ce guide, et dans quelle mesure « les skis de menuisiers » qu'on trouve aujourd'hui encore dans bien des greniers sont les successeurs de ces modèles proposés par le T.C.F en 1908!

Durant les deux grandes guerres, la pratique sportive diminua jusqu'à disparaître quasiment dans les années 40 et 50, alors qu'à la même époque les villageois continuaient de sortir leurs planches pour lutter contre l'isolement hivernal. Il est difficile d'évaluer quelle était au juste l'importance de cette pratique villageoise. Si j'en crois mes propres sondages réalisés notamment sur ma commune, elle devait être assez répandue : bien des anciens se souviennent d'avoir possédé une ou plusieurs paires de skis, des skis en frêne la plupart du temps, fabriqués à la ferme ou par le menuisier local. Ces planches ne bénéficient certes pas des améliorations techniques qu'on peut observer alors dans les stations dédiées aux sports d'hiver : on peut admirer des pièces uniques, fabriquées à la main, et les menuisiers, ici et là, se distinguent en apportant quelques innovations empiriques. On réfléchit au problème récurrent des fixations, on s'efforce d'améliorer la glisse en modifiant la forme des skis, on essaie de

---

90. Extrait de Jean Chaize et Christian Bertholet, *op. cit.*, p.23, note 1.

nouveaux matériaux : il y a là toute une créativité artisanale qui a de quoi fasciner, et qui s'inscrit dans cette histoire de l'ingéniosité paysanne qui se voit bien dans l'architecture vernaculaire par exemple. Malheureusement, nombre de ces planches ont brûlé dans les cheminées des cantous, même si on en retrouve encore dans certains greniers à l'occasion d'une restauration de l'habitat.

Toutefois, la pratique du ski n'est pas circonscrite à la seule nécessité. Quand la neige arrive, dans certains villages, comme on me l'a raconté par exemple au Ché, c'est aussi un moment de joie : on sort les luges et les skis d'abord pour jouer, et ce plaisir ludique est partagé aussi bien par les enfants que par les adultes. Bien souvent, un pré en pente fait le bonheur des habitants, on s'essaie à la descente, avec des skis à talons libres certes, sans écaïlle sous les spatules, les chutes sont fréquentes, les remontées laborieuses, mais c'est une sorte de fête. Pour beaucoup de jeunes montagnards des années 60, une véritable passion les saisit, voire une vocation professionnelle – on ira travailler à la station ou passer un diplôme de formateur –, et, bien qu'un peu plus âgés, j'en connais encore qui ne manqueraient pour rien au monde, un demi-siècle plus tard, l'ouverture de la saison nordique. À partir des années 70, avec le renouveau du ski nordique, notamment dans le Cantal, certains de ces enfants joueurs deviendront de véritables champions, skiant sur les traces de leur ancêtre Alfred Jacomis. C'est là une histoire mieux documentée, celle du ski nordique, qui me paraît particulièrement emblématique du Cantal, ou du moins d'un Cantal populaire, fondamentalement rural, tandis que celle du ski alpin, à travers notamment la station du Lioran, tend à se confondre avec une histoire « touristique »<sup>91</sup>.

---

91. Il serait toutefois parfaitement erroné de croire que les cantalous ne profitent pas aujourd'hui de « leur » station du Lioran, bien au contraire : c'est d'ailleurs le privilège des écoliers qui habitent les pays de montagne de pouvoir aller skier sur le temps scolaire dès leur plus jeune âge – je les envie rétrospectivement ! J'ai de nombreux amis qui skient régulièrement toute la saison, « montent au Lioran » dès qu'ils ont du temps libre, ou bien vont skier sur le Sancy ou même dans les Alpes pour les plus motivés – comme d'autres, habitants près des côtes, pratiquent régulièrement la voile ou le surf. La démocratisation de l'accès au ski alpin est de fait en partie réalisée quand on habite sur place ou dans les environs, car on économise le coût du séjour. Là où l'accès demeure difficile, c'est évidemment pour les vacanciers qui ne disposent pas d'un gros budget, et les locaux les plus pauvres : avec la baisse de la part réservée aux loisirs dans les revenus

Revenons justement au début de cette histoire « nordique », à travers l'évocation d'Alfred Jacomis, le vacher d'Albepierre qui participa aux Jeux Olympiques, et fournit ainsi le lien entre cette tradition du ski populaire, utilitaire et villageois, et l'histoire du ski sportif, en particulier nordique. Né en 1910, dans une famille paysanne installée sur la commune d'Albepierre, il travaille dès son plus jeune âge à la ferme, qu'il rejoint chaque soir après l'école. En hiver, le troupeau demeurait dans l'étable, au Joaniol, buron à proximité duquel passent aujourd'hui bien des promeneurs en raquettes. Nous sommes ici à 1255 mètres, autant dire que l'accès, en hiver, n'est possible qu'à ski. Les vaches y consommaient le foin récolté l'été précédent, mais il fallait aller visiter ces demoiselles matin et soir pour la traite. Pour l'éleveur laitier, il n'existe pas de trêve : quotidiennement et même deux fois par jour, il fallait monter d'Albepierre à la montagne, traire les vaches et redescendre le lait. Roger Delcros son petit-neveu et biographe raconte :

« Alfred, parce qu'il était le plus débrouillard sur les planches était chargé du service « d'en haut », matin et soir : il montait à ski par n'importe quel temps. Il la connaissait la montagne ! Qu'importe le brouillard ou la tempête, il devait monter. « Je ne me suis jamais perdu, disait-il, que voulez-vous, j'y suis né ! » Redescendre n'était pas le plus facile, surtout quand on transporte sur son dos un bidon de 20 à 30 litres de lait. C'était continuellement qu'il faisait des prouesses pour que le bidon arrive en bon état à Albepierre. Inconsciemment naissait la technique de l'équilibre, l'endurance se durcissait, les muscles s'habituèrent à l'effort et c'est ainsi que naquit le futur champion de France de ski de fond. »

Alfred Jacomis s'est forgé une technique et un corps d'athlète en crapahutant jusqu'aux burons d'altitude, des bidons de lait sur l'épaule, avant d'embrasser une carrière de fondeur de haut niveau. Les jeunes du club d'Albepierre, fondé en 1909, s'entraînaient dur, n'hésitant pas à gravir à ski le Plomb du Cantal depuis le village en contrebas, après quoi ils redescendaient, puis s'attaquaient une seconde fois au même périple<sup>92</sup>. Alfred Jacomis de son côté, grimpait au col

---

des ménages, je crains malheureusement que l'avantage géographique dont jouissent les locaux ne suffise plus à compenser le coût des forfaits, quand bien même ce dernier est moins élevé que celui dont il faut s'acquitter dans les grandes stations alpines ou pyrénéennes

92. Toutes les informations que je rapporte concernant les débuts du ski

de Prat-de-Bouc, puis, en passant par le Puy de la Jambe, rejoignait le col de la Griffoul, allait saluer une amie au Bourguet, un village niché au fin fond de la vallée de Brezons, et s'en retournait par le même itinéraire. Les capacités physiques de nos aïeux laissent songeur aujourd'hui : ainsi, aux beaux jours, la plupart des buronniers et des vachers du village se déplaçaient jusqu'à leur lieu de travail à bicyclette<sup>93</sup> – et il n'était pas rare d'aller ainsi jusqu'à Saint-Martin-sous-Vigouroux ou sur les hauts plateaux du Cézallier !

Comme il était le troisième de la famille, ses parents l'encouragèrent à faire des études, d'abord à Murat, puis à l'école d'agriculture d'Aurillac. Ces expériences d'ouverture sur un autre monde lui procurèrent sans doute le surcroît d'aisance qui lui permettrait plus tard, au cours de son parcours sportif de haut niveau, de se débrouiller dans des pays étrangers. Il s'inscrivit au club d'Albepierre, fondé en 1909, club pionnier en matière de ski nordique dans lequel il fit une rencontre décisive, celle de Monier-Garnier qui devait devenir son manager tout au long de sa carrière. Monier-Granier rapportait ainsi cette rencontre dans un journal local de l'époque :

« J'arrivais de St- Moritz ou j'avais assisté aux jeux olympiques. Le dimanche, je me rendais donc à Albepierre pour assister au concours. Le parcours comme d'habitude était très dur, mais quelle ne fut pas ma surprise de voir surgir à l'arrivée un grand gaillard de 18 ans, un peu dégingandé, qui terminait premier sans la moindre fatigue : c'était Jacomis. Dès cet instant j'eus l'intuition très nette que nous possédions là un véritable phénomène : il avait un style particulier, il trottait sur ses skis exactement comme à pied. Le mouvement de ses bras était identique et cela formait un tout vraiment curieux. Il eut d'ailleurs beaucoup de mal à se défaire de ce style primitif. Chose curieuse, malgré l'effort fourni, Jacomis ne suait jamais et terminait aussi sec qu'il était parti. »

Chaussant les skis taillés par son père, formé à la rude

---

nordique dans le Cantal proviennent des récits de mon ami Roger Delcros qui les tient lui-même de ses grands-parents. Il est bien placé pour connaître l'épopée d'Alfred Jacomis puisqu'il est son petit-neveu, mais sa compétence ne se limite pas à l'histoire de son grand-oncle : j'ai énormément profité de sa connaissance fine et documentée, souvent à la source, par le recueil de témoignages oraux et d'observations de terrain, de la montagne cantalienne. On consultera avec profit son blog : [outsiderland.com/Roger-Delcros/](http://outsiderland.com/Roger-Delcros/)

93. Mes amis cyclistes imaginent assez bien quel genre d'exploit il fallait accomplir pour avaler ces dénivelés, chargé comme un mule, sur des engins lourds et peu maniables, avec un seul plateau et sans dérailleur !

école des paysans d'autrefois, voilà notre paysan-skieur qui se lance à l'assaut des premières compétitions, locales d'abord, régionales ensuite, qu'il remporte avec la plus grande facilité. Ainsi, lors d'une course organisée au Lioran, Jacomis lui-même raconte son arrivée picaresque :

« Lorsque je passais la bande d'arrivée, je fus assez étonné car, à part moi, il n'y avait personne, aucun officiel, aucun chronométrateur en vue. Je me posais de nombreuses questions et commençais à m'affoler pensant avoir écourté le trajet sans m'en être rendu compte, quand j'eus l'idée de jeter un œil au seul et unique bistrot de l'époque à Laveissière, et là, quelle ne fut pas ma surprise, ces messieurs se réchauffaient autour d'un bon vin chaud. Évidemment mon apparition fit l'effet d'une bombe. Ils furent très blessés dans leur amour propre, car ainsi je leur avais démontré qu'ils s'étaient trompés en faisant le calcul du temps minimum mis pour faire le parcours. »

Dans les années 30, la France du ski de fond ne peut plus ignorer les performances de l'athlète du Cantal, qui vient se frotter régulièrement aux champions des Alpes, des Pyrénées et du Jura. Mais les portes de l'équipe nationale ne s'ouvrent pas facilement. Deux raisons à cela : Jacomis n'est pas originaire du « bon » massif, l'Auvergne étant considérée avec une certaine condescendance par la fédération des sports d'hiver, et il n'est pas non plus issu des rangs de la bourgeoisie. C'est un fils de la terre, un paysan, et la pratique sportive du ski demeure à l'époque la chasse gardée des classes les plus aisées : même en Auvergne, on ne lui faisait pas de cadeau. Cependant, Monier-Granier insiste, quand bien même Jacomis, parfois découragé, songe à mettre un terme à sa carrière. Bien leur en prend, puisque, à force de résultats et de persévérance, les responsables de l'équipe de France finissent par lui accorder une sélection, puis une autre, et, le 6 février 1936, il finit par triompher de tous ces obstacles et devient athlète olympique. Il débarque avec l'équipe de France à Garmish-Partenkirchen, en Allemagne, pour les quatrièmes Jeux Olympiques d'hiver, et défile dans le stade olympique, fastueusement décoré par le régime hitlérien<sup>94</sup>.

94. Dans le relais 4 fois 10 km, l'Équipe de France (composée de Gindre, Mermoud, Crétin et Jacomis) termine à la 9ème place en 3h 03[2032 ?] 33" sur 16 équipes engagées. Dans le fond spécial (18 km) enlevé par Larsson (Suède) en 1 h 14[2032 ?] 38", il se classe 42ème sur 72 partants. Épuisé par son relais de l'avant-veille où il tomba à demi évanoui sitôt la ligne franchie

En 1937, déçu du manque de soutien de la fédération d'Auvergne et du club de Lioran, il accepte bien à regret de représenter la fédération pyrénéenne, et c'est sous les couleurs du ski club toulousain qu'il continue d'écumer les compétitions, partageant les podiums avec ses adversaires et amis Robert Gindre et Léonce Crétin. 1937, c'est l'année des championnats du monde de Megève, auxquels participe notre cantalou. En 1938, victime d'une erreur de fartage, Jacomis et Gindre essuient un terrible échec. Il faudra attendre l'année suivante pour que le natif d'Albepierre atteigne le sommet de sa trop brève carrière : aux championnats de France organisés cette année-là à Luchon-Super-Bagnères, Jacomis domine outrageusement l'épreuve de grand fond, disputée sur 32 km qu'il avale en 2 heures et 24 minutes, laissant son poursuivant Robert Gindre à plus de deux minutes. Le *Démocrate* du 18 mars 1939 rapporte ces paroles de Jacomis :

« Je ne me suis jamais senti aussi en forme. Par ailleurs, j'ai parfaitement réussi mon fartage, chose primordiale, et enfin, j'ai pu me servir pour la première fois aujourd'hui d'une excellente paire de skis dont les arêtes en fibres m'ont permis de marcher sans fatigue ».

La carrière de Jacomis s'arrête avec ce titre de champion de France : la seconde guerre mondiale s'annonçait, emportant dans son cortège de malheurs toute une génération d'athlètes et mettant un terme provisoire au développement des activités nordiques. La guerre constitue un point d'arrêt au développement des sports d'hiver, et le Cantal n'y échappe pas : il faut attendre les années 60 pour que le ski alpin et le ski nordique se structurent à nouveau en tant qu'activité sportive et récréation touristique. Pour le nordique, dans notre territoire, autour du Plomb du Cantal, le mérite en revient à quelques passionnés, dont deux figures marquantes : Jacques Puyaubert, sanflorain éleveur de moutons et agent immobilier, membre du ski-club « alpin » au Lioran, un homme du cru donc, et Michel Decroix, un cheminot arrivant des Pyrénées Orientales, et, surtout, instructeur en ski alpin et nordique, quittant alors les domaines d'Ax-les-Thermes et Font-Romeu pour les moyennes montagnes du centre de la France. C'est ce dernier qui propose aux membres du Ski-Club Sanflorain, qui ne connais-

---

dans les bras d'Émile Allais, Jacomis ne put récupérer complètement avant le départ de cette épreuve.



*Alfred Jacomis aux Jeux Olympiques (collection Roger Delcros)*

saient que le ski alpin, de découvrir le ski de fond. À l'époque, la pratique était totalement confidentielle. Michel Decroix se souvient qu'un jeune homme, Daniel Chaliers, s'était acheté une paire de nordique et arpentait en solitaire les pentes de nos montagnes. Les premières recrues sont appelées chez les jeunes du faubourg à Saint-Flour, d'abord des fils et filles de cheminot, puis leurs camarades. Les enfants des familles aisées de la ville haute préfèrent le ski alpin. La station du Lioran connaît un nouvel essor, et attire une population majoritairement urbaine en mesure de prendre des vacances ou de consacrer une partie de ses revenus à des loisirs parfois relativement coûteux : c'est là une constante depuis le début du siècle. Dans les milieux ruraux, au contraire, surtout avant le développement des foyers nordiques, rares sont les paysans qui éprouvent le désir de grimper les sommets au pied desquels ils grandissent. De fait, et c'est intéressant sociologiquement, les gamins du faubourg de Saint-Flour, issus d'un milieu populaire et bien qu'habitant le Cantal, ne connaissent rien, pour ainsi dire, de la montagne. La création du club de ski de fond va permettre à ces gamins de la découvrir et de goûter aux joies de la neige, et il en sera

ainsi pour bien des écoliers des villages cantaloux, quand les foyers de ski nordique essaieront sur tout le territoire. Le prosélytisme des membres de l'association connaîtra un véritable succès, le club comptant plus de 100 adhérents à la fin des années 70.

Au tout début, les séances se déroulaient à la station du Lioran. On grimpait en autocar, les alpins laissaient aux fondeurs un peu de place au fond du bus, et on chaussait les skis comme on pouvait, souvent dans un froid glacial et en s'arrangeant avec l'exiguïté du véhicule. On imagine fort bien qu'à l'avant et à l'arrière du bus, et sur les grands champs de neige de la prairie des Sagnes, se jouait une sorte de lutte des classes, au détriment des fondeurs. Il fut donc décidé d'émigrer de l'autre côté du Plomb du Cantal, au col de Prat-de-Bouc, terre d'estives en été, et quasi-désert en hiver, bénéficiant souvent d'un enneigement plus durable : sans nul doute, on pouvait alors s'y sentir comme un explorateur norvégien lancé à l'assaut des pôles. Au col, on trouvait toutefois un buron, appartenant à un paysan de Pierrefort. Le jeune club de ski de fond louait la bâtisse traditionnelle, qu'on peut encore apercevoir aujourd'hui sur le versant Sud du col. Voilà qui ferait l'affaire et serait de toutes façons plus confortable que l'arrière d'un bus. Restait à grimper jusqu'au col : la route d'Albepierre à Prat-de-Bouc n'était pas prioritaire en ce temps-là. Il arrivait qu'on doive parcourir les derniers hectomètres à ski, le bus ne pouvant pas aller plus haut. Parfois, on en restait au niveau du « pont de fer » en contrebas, ou dans les forêts autour du cirque de Chamalières. Quand au buron, les premières années, il était doté d'un confort plus que sommaire : souvent entouré de congères hautes comme deux hommes, quasiment dénué d'ouverture, il y régnait une température glaciale et une humidité tenace contre lesquelles le feu de cheminée faisait ce qu'il pouvait. On imagine dans ces conditions comment pouvait être pénible la séance de fartage obligatoire avant le départ ! Agrandi quelques années plus tard, grâce aux financements accordés par le Ministère de la Jeunesse et des Sports sous l'égide de la Rénovation Rurale, ce vieux buron devient un foyer somme toute confortable, organisé autour d'un vaste cantou, dans lequel on pouvait même dormir dans le dortoir aménagé à l'étage d'un bâtiment construit en prolongement de l'ancien.

Skier dans les années 60-70 n'a pas grand-chose à voir



*L'ancien foyer de ski de fond à Prat-de-Bouc*

avec l'expérience qu'on peut vivre aujourd'hui sur les pistes damées. La pratique se rapproche plutôt de ce qu'on appelle de nos jours le ski de « randonnée nordique »<sup>95</sup>. Le succès de

---

95. Ou, comme on dit outre-atlantique : « backcountry » que j'aime à traduire par ski « d'arrière-pays ». – qu'on distinguera du ski nordique ou du « ski de fond ». Aucun circuit n'est balisé, on pratique généralement en groupe, et le premier qui traverse les champs de neige trace le rail. Les groupes suivants bénéficient du coup d'une trace plus ou moins correcte. Un engin motorisé fera son apparition plus tard, grâce auquel on pourra dessiner des parcours pour les jeunes compétiteurs. Deux sections sont créées : la section « randonnée », qui attire plutôt les adultes avides de vastes espaces enneigés, de nature sauvage, de paysages sublimes, qui n'hésitent pas à grimper sur les crêtes ; et la section « entraînement et compétition », animée par Michel Decroix, dans laquelle se regroupe plutôt les jeunes athlètes, qu'on emmènera bientôt en stage à Autrans, la Mecque du ski de fond, et qui iront pour certains se confronter aux skieurs des autres massifs. Sous la direction de l'instructeur, on s'y exerce aux virages, et surtout aux virages en descente, ce qui n'a rien d'évident avec le type de matériel qu'on possédait à l'époque. Les compétitions locales se multiplient, des champions se révèlent, l'équipement se modernise, on fait venir des planches de fabricants jurassiens, ces fameux bâtons en bambous du Tonkin importés de Norvège, des skis de la marque Jaardinen avec l'étrier à l'avant. « *Le matériel c'était épique, se souvient Michel Decroix. Surtout les chaussures. Il n'était pas facile de fournir toutes les pointures, et il arrivait parfois qu'on skie avec des chaussures pas très adaptées à sa taille.* » La quinzaine d'équipements dont

cette discipline, notamment auprès des jeunes, ne manque pas d'étonner quand on mesure la relative désaffection des pistes chez les adolescents d'aujourd'hui. Ces derniers préfèrent en général les sports plus *fun*, procurant un plaisir plus immédiat, et sans doute moins contemplatif que la randonnée ou le ski nordique. Le ski de descente ou le VTT requièrent des qualités d'explosivité et de résistance, plutôt que d'endurance. Cette évolution, au cours des dernières décennies, est très nette également en athlétisme : les ados désertent les séances d'entraînement si contraignantes qui permettent de briller en demi-fond ou en *cross-country*. Mon entraîneur de demi-fond, dans les années 80, se plaignait déjà que ses jeunes athlètes étaient moins « durs au mal » que leurs prédécesseurs – il faut dire que Michel Marolleau avait mené quelques champions aux Jeux Olympiques, il savait donc de quoi il parlait. « Ces jeunes gens durs au mal », voilà sans doute une partie de l'explication quant au succès du ski nordique dans les années 70/80. Ils sont d'une certaine manière les descendants directs de leur aïeux et du plus célèbre d'entre eux, le paysan-skieur Alfred Jacomis : quand on les écoute parler de cette époque, on devine comment les vertus de courage, de travail, et un certain goût pour la souffrance, trouvaient dans le ski nordique un domaine d'expression privilégié. Nous sommes là en milieu rural, et aujourd'hui encore, malgré les progrès techniques, ces vertus qualifient le travail des éleveurs notamment. Si vous avez l'occasion de suivre une montée aux estives, vous mesurerez quelles qualités physiques et mentales sont nécessaires à la conduite d'un troupeau sur les hauteurs : la marche se fait à bon train, on court souvent, et régulièrement on sprinte pour récupérer une vache égarée. Pour l'avoir fait à plusieurs reprises, je peux vous assurer qu'en fin de journée, les jambes sont lourdes, même pour un ancien athlète et un randonneur expérimenté.

L'autre raison est probablement sociologique, et c'est encore Michel Decroix qui me la suggère : dans les années 60, l'offre en matière d'activités réservées à la jeunesse était très faible. Les jeunes issus des milieux aisés pratiquaient le ski, le tennis et l'équitation, mais pour les enfants des milieux po-

---

dispose l'association s'avère vite insuffisante. C'était aussi la grande époque du fart. Le poste de fartage au buron n'arrêtait pas de fonctionner : à chaque qualité de neige, fraîche, collante, humide, gelée, son fart dédié.

pulaires, agriculteurs compris, rares étaient les activités susceptibles de sublimer leur énergie. La découverte du ski de fond venait de la sorte non seulement combler un manque, mais aussi devenir pour certains jeunes le terrain où pouvait s'exprimer une certaine ambition. Ces adolescents prenaient grand soin de leur matériel, « caressaient leurs skis » et ouvraient de grands yeux en descendant du bus au col de Prat-de-Bouc : cette montagne paradoxalement si proche, ils n'avaient fait que la deviner jusqu'à présent, il la voyait découper l'horizon, vers l'Ouest, notaient juste qu'elle s'habillait en blanc chaque hiver. Le buron du col de Prat-de-Bouc incarnait pour ces gamins leur deuxième maison, il leur arrivait d'y dormir pendant les stages, et même d'y passer le réveillon de Noël. Certains d'entre eux grandiront avec le ski de fond et deviendront moniteurs de ski, se réalisant donc professionnellement grâce à ces montagnes et aux efforts des bénévoles des si bien nommés *foyers*.

Dans les années 80, les territoires dédiés au ski de fond vont connaître une transformation majeure, à la fois économique, esthétique, environnementale (ou « paysagère ») et sportive. Les responsables du tourisme départemental ont flairé le potentiel de cette activité idéale pour découvrir le pays en hiver. Le Parc régional des volcans d'Auvergne, fondé en 1977, inscrit la création de 9 domaines nordiques dans son projet de valorisation des ressources locales. Prat-de-Bouc devient l'un de ces domaines en 1985. L'élan porté par la politique de « Rénovation Rurale », puis par le Ministère de la Jeunesse et des Sports et le Parc régional, se traduit dans ce qu'on pourrait appeler une « institutionnalisation » des espaces jusqu'ici gérés par les associations de skieurs : le domaine nordique fait désormais l'objet d'un intérêt politique manifeste, on y investit des sommes importantes, et, ce faisant, on entre dans une logique de rentabilité. Désormais, l'accès aux pistes est payant, il faut pour s'adonner au plaisir du ski nordique s'acquitter d'un forfait : je connais des anciens qui ne s'en sont pas encore tout à fait remis ! « C'est la fin de la liberté ! », entendait-on fréquemment sur les pistes. Les vastes espaces de neige vierge sur lesquels les pionniers traçaient les itinéraires chaque matin, selon l'envie et la fantaisie du jour, sont transformés en parcours obligés, fléchés, aménagés, et bientôt damés. Cette modernisation attire évidemment une nouvelle population sur les domaines,

mais elle a un coût. On voit apparaître dans les années 80 des contrôleurs à l'entrée des pistes, et le moteur des engins de damage va bientôt ronfler sur le parking. L'ambiance a changé. Des conflits opposent les skieurs classiques et les adeptes de cette nouvelle technique qu'on appelle le « pas du patineur ». Les anciens se moquent de la progression des skateurs, qui grimpe les côtes en canards, et revendiquent au nom de l'esthétique la supériorité des glisses traditionnelles, certes moins rapides, mais ô combien plus élégantes.

Ah! Ce pas du patineur! Apparu au début des années 80, cette innovation accroît la vitesse sur les skis. Il vaudrait d'ailleurs mieux parler « des » pas du patineur, car les techniques sont plurielles. Mon ami Didier, du col de Prat-de-Bouc, se souvient que durant quelques hivers, on testait une solution hybride, le « demi-pas de patineur », qui consistait à dégager un ski des rails pour prendre appui sur le côté. L'opération s'avérait extrêmement fatigante, et quand les pistes furent damées, le patineur sortit tout bonnement des rails classiques pour s'élancer sur de (plus ou moins) larges bandes de neige (plus ou moins) soigneusement lissées. Aujourd'hui, la technique est tout à fait au point, et, bien qu'adepte du hors piste et du ski « à l'ancienne », je me surprends souvent à admirer le spectacle d'un *skateur* qui passe à vive allure : il y a là un mélange de douceur et d'efficacité, une façon de caresser la neige, en alternant poussée et temps de suspension, une manière harmonieuse de se mouvoir qui repose sur la maîtrise d'une technique complexe, bref, même si je préfère parcourir les montagnes en progressant dans la poudreuse, je dois admettre que j'éprouve de l'envie à l'endroit des *skateurs* – mais une certaine paresse et des genoux fragiles m'ont dissuadé jusqu'à présent de me lancer sérieusement dans le laborieux apprentissage de leur art.

Sans aucun doute, l'émergence du skating a contribué à accentuer l'essor du ski nordique. C'est en tous cas l'époque où le domaine de Prat-de-Bouc ne désemplit pas dès que la neige est présente : il arrive que des automobiles soient obligées de se garer un ou deux kilomètres en contrebas, jusqu'au Pont de fer! À l'époque, on n'a pas à se soucier de la cohabitation avec d'autres pratiques, comme c'est le cas aujourd'hui par exemple avec les raquettes à neige. Jusqu'au

début des années 2000<sup>96</sup>, le succès ne se dément pas, y compris chez les jeunes. D'autres domaines se développent sur le massif, on compte des centaines de kilomètres de pistes et des itinéraires de liaison entre des endroits parfois fort éloignés. Le plan des pistes du domaine « Lioran-Haute Planèze » datant de 1985 annonce 150 kilomètres de pistes tracées et balisées, et 60 kilomètres d'itinéraires de jonction, entre 1000 et 1600 mètres d'altitude ! Le domaine skiable actuel paraît bien modeste comparé à celui de l'époque : on pouvait alors partir, skis aux pieds, depuis bien des « portes d'entrée » dont certaines sont aujourd'hui délaissés : Mandailles Saint Julien (vers le col du Pertus), le « Grand Tournant » (sur la route du Puy Mary), Les Chazes (autour du Puy Griou), Font d'Allagnon et le col de Cère, Prat-de-Bouc, La Molède (et la forêt de Murat), Le Ché, mais aussi Saint-Maurice sur la commune de Valuèjols, et Paulhac. Les compétitions se multiplient et l'affluence des athlètes venus des quatre coins de l'Auvergne traduit le succès des domaines nordiques. Ainsi, la Virade, « marathon » de ski de fond qui se déroule sur la Haute-Planèze, entre le Ché et Prat-de-Bouc, accueille jusqu'à 500 compétiteurs. Les archives du journal local en témoignent : durant la saison hivernale, des courses sont organisées chaque week-end, les athlètes des différents foyers de ski de fond, quasiment un par village dès lors qu'on s'approche du massif, se mesurent les uns aux autres avec férocité, c'est une large partie de la population qui vient applaudir les enfants du pays – on pourrait quasiment parler ici d'une « culture nordique », laquelle, durant une vingtaine d'années, fit la fierté des montagnards du Cantal.

Les dameurs et les pisteurs deviennent à cette époque les héros incontestables de nos massifs, prenant le relais en quelque sorte des médecins des neiges ou des facteurs à ski d'autrefois. Sans eux, pas de pistes damées, pas de sécurité, et donc, pas de touristes. À l'heure où les habitants des montagnes se blottissent prudemment sous la couette en attendant que le jour se lève, ils sont déjà sur le terrain, au volant de leurs engins, se jouant avec virtuosité des aspérités parfois scabreuses des reliefs montagnards, traversant les forêts encore enfouies sous la nuit enneigée, tout en traçant avec

---

96. Excepté durant la terrible succession d'hivers sans neige, ou quasiment sans neige, qui sévit au début des années 90, et mit à mal l'équilibre économique de la plupart des domaines.

soin l'itinéraire qu'emprunteront tout à l'heure les premiers skieurs. Il faut du courage pour s'engager ainsi, absolument seul, dans la montagne, surtout quand règne un brouillard épais ou que souffle la tourmente. On y risque parfois sa vie, comme Antoine Vazelle, un des dameurs « historiques » de nos domaines, qui, à l'époque où un itinéraire allait de Paulhac à Prat-de-Bouc en traversant les estives, s'égarant dans une purée de poix, se retrouva au beau milieu du lac de Cibial, la lourde machine en équilibre sur la rive, à moitié dans l'eau, avec son chien agrippé à l'arrière de l'engin menacé de naufrage. À l'époque où l'on ouvrait une piste « noire », extraordinairement technique, autour du cirque de Chamalières, parcours que seuls quelques virtuoses des planches pouvaient espérer mener à son terme, les dameurs accomplissaient eux aussi de véritables exploits : j'emprunte souvent cette ancienne piste avec mes skis de randonnée, et je me demande à chaque fois par quel miracle on parvenait à hisser un engin jusqu'à ces endroits escarpés.

Si j'ai longuement évoqué le ski dans ce coin du Cantal<sup>97</sup>, c'est d'abord à cause de mon obsession pour cette pratique, obsession qui s'explique, comme je l'ai déjà suggéré, par la découverte tardive, trop tardive à mon goût, des joies de la glisse – autrement dit, je me rattrape! –, mais aussi parce que je crois fermement que skier (ou se déplacer dans la neige par tout autre moyen) est inscrit en profondeur dans la « culture » de ce territoire. Pas seulement parce que le ski attire les touristes sur nos montagnes depuis plus d'un siècle, mais, plus viscéralement, parce que les habitants du cru, tourisme ou pas, l'ont adopté pour eux-mêmes, organisant une partie de leur existence autour de lui. Dans bien d'autres montagnes, le ski n'a jamais été qu'une affaire de touristes, et, comme dans beaucoup de hautes vallées alpines, on s'est converti aux sports d'hiver parce qu'ils offraient une opportunité économique. Dans l'arrière-pays cantalou en tous cas, il ne s'agit pas seulement de développer le tourisme, même si on ne peut nier l'importance primordiale et même croissante du secteur dans l'économie locale, mais les natifs du pays y skient depuis longtemps, à la fois par nécessité et par plaisir, et dans bon nombre de maisons, vous trouverez des paires

---

97. Et encore, cela aurait pu être bien plus long, car j'ai délibérément laissé de côté le ski alpin et la station du Lioran : j'y reviendrais dans la section consacrée au tourisme.

de planches posées contre le mur du garage. Mais cette histoire, dont je ne possède que des fragments, qui prennent la forme de récits puisés ici et là, demeure difficile à écrire.

Mon intérêt pour elle est née un beau jour de décembre, alors que j'étais parti skier du côté du col de la Griffoul, sur la large piste qui mène au cirque de Grandval. Il faisait un soleil radieux et, peu après mon départ, j'ai croisé un monsieur d'un certain âge, descendant une pente douce à skis de fond. Comme je m'intéressais à ces planches, il m'apprit qu'elles dataient des années 70, et qu'il n'avait jamais jugé utile d'en acheter une nouvelle paire, se trouvant fort bien de celle-ci, de même qu'il n'avait que rarement fréquenté les domaines nordiques en quarante ans de pratique. Habitant la commune voisine de Paulhac, il aimait à monter jusqu'ici pour le seul plaisir de traverser les grands champs de neige à cet endroit. Cet homme pratiquait le ski comme bien d'autres dans le pays sans se soucier le moins du monde des espaces aménagés et du développement touristique. Et comme il se doit en pareille circonstance, je le remerciais pour la trace qu'il avait faite ce matin-là dans la neige fraîche, et que j'allais m'empresse de suivre.

*Une brève histoire (sociale) du ski*

## CHAPITRE 19

---

### Hors piste

---

Il existe deux manières de parcourir les espaces enneigés. La plus connue, et la plus médiatisée, repose sur l'existence d'aménagements artificiels et d'infrastructures complexes : routes, pistes damées, engins de damage, remontées mécaniques, neige de culture, bâtiments d'accueil, avec tout le personnel nécessaire, agents techniques, agents de services et j'en passe. La station de sports d'hiver, et toute l'organisation qui va avec, constitue, quand la neige et les vacanciers sont de la partie, une véritable niche économique, qui suscite des investissements publics et privés et procure des revenus directs et indirects fluctuant selon l'enneigement. Pour la puissance publique, le pari d'investir dans une station se justifie dans la mesure où cette niche rayonne plus ou moins largement sur le pays qui l'héberge. Dans le Cantal, par exemple, la station du Lioran, déjà largement centenaire mais qui prit son envol dans les années 60, est un des motifs de fierté du département, et de nombreuses activités gravitent et se déploient autour de ce morceau de montagne aménagé. Certains jours de février, la foule est tellement dense au bas des pistes ou aux abords de la station, qu'il faut souvent subir de véritables embouteillages, en voi-



*Non loin du lac Glory*

ture ou à ski, avant d'espérer gagner le paradis blanc<sup>98</sup>. Les touristes, accueillis et considérés comme des clients, et qui se comportent souvent comme tels, fournissent la manne qui alimente cette économie précieuse dans un pays qui, comme le disent les spécialistes du territoire en pensant au dynamisme des métropoles, crée peu de richesse – tout dépend évidemment ce que vous entendez par « richesse ». La montagne et l'environnement naturel en général sont remodelés en fonction des « attentes de la clientèle », et deviennent sous ce registre de vastes terrains dédiés au sport et aux loisirs des vacanciers en mal de neige et de grand air.

L'autre manière de se déplacer dans la montagne en hiver se distingue au contraire par sa discrétion et l'économie de ses moyens. On l'identifie sous une forme négative en le désignant sous le terme de « hors-piste », qui renvoie donc au fait qu'avant tout et premièrement, il y avait des pistes. Ce

---

98. Même phénomène en été dans la montée du Puy Mary, site classé et aménagé en conséquence : on s'y presse au point qu'un habitant du village voisin de Lavigérie me disait tantôt : « Les touristes, ils quittent Paris, le métro, les bouchons du périph aux heures de pointe, et quand ils arrivent dans le Cantal, c'est pour se retrouver coincés dans des files de voiture pendant des heures, parce qu'ils vont tous au même endroit. »

qui est évidemment un pur contre-sens comme je l'ai rappelé en évoquant les débuts du ski de fond dans le Cantal au chapitre précédent : bien avant l'arrivée des engins de damage, on skiait éventuellement dans les traces de celui qui vous avait précédé, et si vous arriviez le premier au petit matin après les chutes de neige nocturnes, c'était à vous que revenait le privilège de frayer l'itinéraire. Les adeptes du « hors-piste », aiment parcourir les espaces enneigés non aménagés, et, quand vous les entretenez de leur passion, car il s'agit immanquablement de passionnés, ils citent immanquablement au rang des motifs qui les animent leur dégoût des stations de ski, de la foule, des engins motorisés ou des remontées mécaniques. Leur pratique déstabilise les responsables du tourisme et de l'économie locale, car au fond ces rebelles n'ont besoin de rien, mais vraiment de rien, excepté d'une certaine épaisseur de neige, d'une paire de skis, d'une bonne condition physique, d'une appétence pour l'effort et d'un certain savoir technique concernant la progression sur des terrains parfois délicats, voire périlleux.

J'émetts l'hypothèse, mais un historien plus qualifié sur la question me contredirait peut-être, que les pratiques hivernales hors-piste, le ski de randonnée, comme la raquette à neige, du moins dans leur forme contemporaine, recrutent leurs adeptes dans trois viviers distincts, mais parfois complémentaires : le gros des troupes a quitté les pistes damées des domaines alpins et nordiques, souvent par lassitude – « je ne supporte plus de faire la queue devant les remontées mécaniques », me confiait l'un de ces renégats, ou, un autre : « ça me peine de voir l'état de la montagne aux abords des stations, toutes ces installations, ces parking remplis d'automobiles, j'avais envie de calme, de solitude et de silence ». Une autre partie des adeptes connaît le hors piste depuis toujours, parce qu'il constitue un moyen parmi d'autres d'approcher le pied des sommets ou de les redescendre : les alpinistes et les explorateurs polaires possèdent en effet dans leur panoplie hivernale le ski de randonnée alpin ou nordique, ainsi que la raquette à neige, au même titre que les crampons ou le piolet, la corde et le baudrier. Le Cantal compte quelques alpinistes réputés, capables d'accomplir de brillants exploits, et qui ont consacré leur existence entière à monter des expéditions aux quatre coins du monde, et parfois même dans ces montagnes au pied desquelles ils

ont grandi<sup>99</sup>. Enfin, il y a ceux, de plus en plus nombreux, et dont je fais partie, qui n'ont quasiment jamais goûté aux joies du ski alpin, même si on les trouve parfois aux abords des domaines dédiés au ski de fond, peu attirés par la mondanité des stations, et sans doute par la mondanité en général, que la solitude n'effraie pas, bien au contraire. Ils forment le maigre bataillon des skieurs de « randonnée nordique », et se recrutent souvent dans les mêmes rangs que les randonneurs pédestres au long cours, et parfois chez les vététistes. Certains préfèrent la raquette à neige, d'autres iront à ski, recherchant le matériel le plus adapté, souvent des planches « tout-terrain », capables d'accrocher dans les montées glacées, de surfer sur les épaisseurs de poudreuse, de se hisser par dessus les congères ou de slalomer entre les sapins.

C'est une population discrète, et souvent, à l'instar de biens des animaux sauvages, on ne fait que deviner leur passage en observant les traces plus ou moins parallèles qu'ils ont laissé dans la neige. Avec un peu de chance, on tombera sur un solitaire, ou un petit groupe, progressant à l'écart des endroits les plus courus, du côté du col de la Griffoul, au cirque de Chamalières ou le long de la crête qui monte de la Molède aux rochers de la Sagne du Porc. Quand à la mimars, la saison touristique prend fin, ils en profitent pour gravir les versants désormais désertés du Plomb du Cantal. Début avril, voire au début du mois suivant, il n'est pas rare de croiser quelques skieurs de randonnée acharnés. Quand la neige commence à fondre, ils n'hésitent pas à porter leurs planches sur l'épaule jusqu'à rejoindre le champ de neige, et il m'est arrivé ainsi de skier jusqu'au début du mois de mai, sur les tout derniers névés subsistant sur les versants exposés au Nord. Parfois, on se retrouve là-haut, à l'abri du vent, derrière le restaurant d'altitude et la plate-forme d'arrivée du téléphérique. On cause un peu en déjeunant d'un sandwich : untel vient d'Aurillac, et ce couple d'Aveyron, ils ne rateront pas une miette de neige, dussent-ils aller à pied, les skis sur l'épaule durant la moitié de l'ascension. On compare le matériel, on se raconte les virées de cet hiver, on regarde les vallées et les plateaux depuis là-haut, et je mesure à quel point j'ai de de la chance de vivre ici, si près de la montagne :

---

99. Parmi les noms qui me viennent : Antoine Cayrol, un des rares hommes à avoir non seulement gravi l'Everest mais également atteint le Pôle Nord et le Pôle Sud, David Vigouroux ou encore Morgan Baduel.



*Vers le col de la Griffoul*

à peine débauché d'une journée de travail, je rejoins le pied des sommets en quelques minutes – c'est le grand avantage de la moyenne montagne, contrairement aux Alpes ou aux Pyrénées, il faut peu de temps, moins d'une heure dans mon cas, pour atteindre les crêtes.

Quand l'hiver est à son zénith, en janvier ou en février, je pars le plus souvent au petit matin. Le soleil n'est pas encore levé, et comme on peut trouver à cette époque de la neige à basse altitude, je privilégie les hauts-plateaux à proximité de mon village : je vais un peu au hasard, inspiré par le relief, et quand le brouillard est de la partie, j'emprunte une partie des pistes de ski de fond avant l'ouverture du domaine, croisant parfois le dameur, ou bien quelques athlètes qui font leur entraînement avant d'aller à leur travail. Quand les jours rallongent au printemps, je traîne souvent en fin de journée sur les versants exposés plein Nord, là où les épaisseurs de neige sont encore à l'abri de la fonte printanière : on n'imagine pas, à moins de l'avoir vécu, le bonheur que procure une descente en slalom entre les arbres de la haute-forêt de Murat, après le col de la Molède ou sous le Puy de l'Ours, ou le plaisir de dessiner de larges courbes dans les prairies d'altitude encore

blanches. Je me disais l'autre jour qu'en hiver, j'allais sans doute plus souvent à skis qu'à pied.

Le ski « hors piste », qu'on qualifie souvent de « ski de randonnée », en distinguant la randonnée « alpine », plus pentue, de la randonnée nordique, plus « douce », connaît un succès grandissant, au point qu'immanquablement les stations de ski et les offices de tourisme commencent à se pencher sur la question. Il paraît qu'on voit fleurir dans certains domaines des Alpes de nouveaux panneaux à l'entrée des pistes interdisant le passage aux skieurs de randonnée. Comme ces derniers grimpent par leurs propres moyens, dédaignant les remontées mécaniques, mais empruntent parfois, même ponctuellement, les pistes damées, on devine pourquoi les responsables des stations l'ont un peu mauvaise : voilà des gens qui non seulement ne payent pas, mais pire encore sortent des sentiers battus, en utilisant les services qu'on leur propose au gré de leur fantaisie – ils se passeraient d'ailleurs aisément de pistes damées, mais quand le versant de la montagne est littéralement saturé de parcours aménagés et de remontées mécaniques, il est parfois difficile de passer à côté. Bref, ils font figure d'anarchistes dans ces domaines skiabiles ordonnés, policés, sécurisés. D'ailleurs, quand on essaie de les ramener sur le droit chemin, c'est souvent au nom de la sécurité – s'il est une obsession des institutions actuellement, c'est bien celle-là ! On peut comprendre que la sécurité soit un souci à l'époque où l'on est en droit de craindre que n'importe quel randonneur dont la cheville se tord cherche un responsable à son malheur, ainsi qu'une réparation éventuelle en monnaie sonnante et trébuchante. Mais je ne crois pas que les skieurs de randonnée fassent partie de l'espèce des maniaques de la judiciarisation à tout prix. Je crois plutôt qu'ils assument la part de risque qu'ils prennent dans la mesure où ils en sont conscients, qu'ils ont tiré de l'expérience certaines compétences qui les rendent relativement autonomes, et qu'ils demeurent malgré tout raisonnables et prudents : c'est le cas de l'immense majorité des skieurs de randonnée nordique ou alpin, ces derniers évidemment étant confrontés à des périls plus manifestes <sup>100</sup>.

---

100. J'en profite pour rappeler quelques consignes de base pour les débutants dans la randonnée nordique (pour la randonnée alpine, que je ne pratique que ponctuellement, on trouvera bien des informations sur internet) : pour les premières sorties, ne faites pas comme moi, ne partez pas

seul, mais en groupe et de préférence avec de plus aguerris, l'idéal étant de bénéficier du savoir d'un guide de haute-montagne, d'un moniteur certifié ou d'un accompagnateur de moyenne montagne. Quand vous vous lancerez dans vos propres expéditions, privilégiez des endroits que vous avez déjà reconnus aux beaux jours, en l'absence de neige. Le même paysage diffère énormément de l'été à l'hiver, raison pour laquelle, durant les randonnées estivales, il faut toujours noter les repères qui seront utiles une fois l'hiver venu : la manteau neigeux risque fort de recouvrir les clôtures et les ruisseaux, mais on peut être assuré que le toit de ce buron et ce bosquet d'arbres au milieu de l'estive dépasseront encore en février. Étudiez soigneusement la carte avant de partir et sachez utiliser une boussole. Consultez impérativement le bulletin météo détaillé avant de chausser les skis. Si le temps est mauvais, reportez à plus tard votre escapade, et s'il est incertain, choisissez un parcours en forêt ou à la lisière, de manière à vous réfugier à l'abri des sous-bois en cas de tourmente ou de brouillard : le temps change à une vitesse considérable dans les montagnes, et j'ai déjà vu un ciel bleu immaculé se transformer en purée de pois en l'espace d'un quart d'heure ! Si les températures descendent, la neige si douce à l'aller peut devenir dure comme de la glace au retour, et vous pourriez avoir besoin d'une paire de crampons, même en randonnée nordique ! Un passage de dix mètres en revers gelé peut s'avérer un obstacle redoutable. Quand on ne sent pas la descente, il vaut mieux parfois déchausser les skis que risquer de se briser un genou : là-haut, comme dans la cabine du vaisseau spatial d'*Alien*, personne ne vous entendra crier. Prévenir quelqu'un de votre sortie du jour paraît infiniment raisonnable, et puisque la technologie nous a offert les téléphones portables, glissez-en un dans le sac à dos – attention toutefois à ceci que par forte tempête, les communications sont parfois impossibles, le hurlement du vent rendant les voix inaudibles. Inutile de rappeler je suppose que des vêtements secs et chauds de rechange vous sauveront sinon la vie, du moins les doigts de la main et les orteils des pieds, si par malheur vous êtes coincés au milieu de nulle part, ainsi que de quoi vous sustenter. J'ai perdu durant deux mois l'usage de deux doigts de la main droite après avoir gelé à Peyre Arse, et encore aujourd'hui, dix ans plus tard, dès que les premiers froids se font sentir, l'index et le majeur prennent une couleur blanche assez angoissante, et je dois chaque matin les réchauffer durant une bonne demi-heure – le corps se souvient sans doute de la douleur éprouvée naguère – : ne lésinez donc pas sur la qualité des gants et des chaussettes ! Et si vous vous égarez, ne laissez pas l'inquiétude se transformer en panique : la plupart des accidents surviennent parce que la victime a cédé à la panique – on peut s'exercer à la maîtrise de ses émotions en se perdant à la belle saison, il suffit de partir au hasard sur les hauteurs de Margeride par exemple, jusqu'à se perdre : voilà l'occasion de s'entraîner à conserver son sang-froid, en se concentrant sur les choses essentielles (trouver un poste d'observation adéquat, étudier conjointement l'environnement et la carte, utiliser la boussole, grignoter un morceau, essayer une direction, vérifier sa pertinence, renoncer et repartir dans une autre le cas échéant, écouter le bruit des cloches des troupeaux et des églises alentours, etc). Ces quelques conseils sont loin d'être exhaustifs, et rien ne remplacera l'expérience, particulièrement les petites « galères », dont on apprend toujours si tant est qu'on s'en sorte.



## CHAPITRE 20

---

### Tourmentes, brouillards et avalanches

---

Car la montagne, fusse-t-elle « moyenne » n'est pas un « terrain de sport » comme un autre contrairement à ce que vendent les brochures touristiques. C'est vrai en toute saison, mais *a fortiori* en hiver. On peut y risquer sa vie, et on y meurt parfois. J'ai ainsi recueilli de nombreuses histoires, aux fins plus ou moins tragiques, de celles qu'on n'oublie pas en tout cas, qui constituent la meilleure preuve que les hivers ici peuvent être rudes, les mêmes histoires qui fournissaient la matière des discussions lors des veillées jadis, et qui hantent encore aujourd'hui les mémoires.

Elles sont liées non pas tant à la montagne qu'au climat. Sur les hauts-plateaux de la Planèze, les ennemis les plus redoutés sont le brouillard et la tourmente. Quelquefois, vous avez à la fois l'un et l'autre, et si tant est qu'une neige épaisse recouvre la terre et que le froid soit de la partie, voici un cocktail d'une dangerosité remarquable pour ceux qui vont dehors par un temps pareil. Une dame croisée à Nozières, non loin de Paulhac, rencontrée sur le seuil de sa porte, alors qu'un vilain orage s'avavançait depuis l'Est et que mes chiens faisaient connaissance avec les siens, conditions propices à une conversation, m'a ainsi raconté que feu son mari s'était perdu une fois, alors qu'il allait voir la tante et l'oncle du côté de Tanavelle, à l'autre bout du plateau.

« Le brouillard était monté subitement, mon mari tournait et retournait, a fini dans un village, a reconnu Latga, mais ça lui a fait un choc, je vous assure, se perdre ainsi sur ses propres terres. »

« Il était à skis ? »

« Oui, des skis de menuisier comme on dit, beaucoup de gens avaient des skis de la sorte à l'époque : on amenait quelques planches au menuisier, et il vous les taillait. L'hiver, je parle dans les années 40 et 50, quand j'étais gamine, on n'avait pas le choix, les chasse neige sont arrivés bien plus tard, et sans chevaux, il fallait bien se débrouiller. »

Se perdre dans la tourmente n'était pas rare<sup>101</sup>. Quand le pays est recouvert de neige et que le vent souffle, des épaisseurs s'amoncellent sur les routes et les chemins, et pour peu que la visibilité baisse, on ne sait bientôt plus si on avance encore sur le chemin, ou plutôt dans les prés. On m'a parlé à plusieurs reprises de ce laitier qui s'est retrouvé ainsi, durant sa tournée, au beau milieu d'un champ de neige. Il avait laissé là sa camionnette et entrepris de regagner une ferme qu'il imaginait se trouver non loin. On l'a retrouvé le lendemain, après qu'il eut erré en vain sur le plateau. L'histoire est récurrente, et même les paysans qui connaissent chaque arpent de leurs terres, peuvent s'y égarer et y trouver la mort. Il n'était pas rare autrefois, que des gens se perdent ainsi, me raconte une autre dame, rencontrée à l'occasion d'une balade vers Belinay, en vallée de l'Épie. Dans les années 40, elle avait alors 7 ou 8 ans mais s'en souvient encore avec émotion, un gars d'une trentaine d'années, qu'elle connaissait fort bien, était parti de chez lui, à, Lacombe, juste après Belinay, pour aller faire des courses à Murat. Il avait neigé tout l'hiver, la vallée était bloquée depuis près de deux mois, et, à cette époque, le chasse-neige ne passait pas : ou bien vous aviez la chance de posséder des chevaux de trait, ou bien vous deviez aller à pied, ou à skis. Il était donc monté par Prat-de-Bouc, et redescendu par Albepierre jusqu'en ville. À Murat, on l'avait vu prendre le chemin du retour, malgré le mauvais temps, une vraie tourmente qui menaçait. On ne l'a retrouvé que deux mois

---

101. Je voudrais signaler ici aux amateurs de tourmente qu'un des textes les plus impressionnants qu'on lui ait à ma connaissance consacré vient de la plume de l'exigeant écrivain russe Vladimir Sorokine, *La Tourmente*, Verdier 2011 (Sorokine (2011)).

plus tard, à quelques centaines de mètres de chez lui, pour moitié plongé dans un ruisseau dans lequel il avait du tomber, pour moitié pris dans la neige. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas le coin, de la haute-vallée de l'Épie à Murat, il y a bien une demi-journée de marche par temps sec, et un col à franchir qui approche les 1400 mètres d'altitude, alors imaginez la même randonnée sous la neige, sans parler du retour. Il n'y a pas à dire : les gens d'autrefois, à l'instar d'un Alfred Jacomis que nous avons déjà croisé, faisaient preuve d'une résistance physique hors du commun et se lancer dans une telle entreprise ne les effrayait guère. On m'a souvent raconté ce genre d'histoire, dis-je à mon interlocutrice, des gens qu'on retrouve tout près de chez eux. On croit connaître les environs de chez soi par cœur, mais, à trop s'éloigner, on peut malgré tout se perdre. Puis il suffit d'un rien, un moment de panique, une cheville tordue, et, bien souvent, l'effet de l'épuisement, pour que la situation tourne à la catastrophe. Dans les bases de recherche en Antarctique, on initie d'emblée les nouveaux arrivants aux risques encourus à s'aventurer à l'extérieur les jours de tempête : on bande les yeux des novices, on les lie à une corde, et on les invite à retrouver leur chemin jusqu'à l'abri – l'expérience est généralement dissuasive. Il n'est pas étonnant que les récits des hivers d'antan portent souvent sur des drames de ce genre : l'hiver dramatise le quotidien, certes, un peu moins sans doute aujourd'hui qu'hier, mais tout de même.

À l'époque où le bourg de ma commune comptait encore six cafés et restaurants, il y avait eu une réunion suivie d'un repas dans un de ces cafés. C'est mon voisin Jean-Marie qui raconte :

« Mon père était venu de Loubizargues en voiture, et la plupart des convives habitaient les villages de la commune. Dans la soirée, une tourmente épaisse et violente s'était abattue sur la Planèze, si bien qu'en quelques heures, les routes étaient entièrement recouvertes de neige. Les invités s'étaient réunis à l'auberge et les agapes ayant duré fort longtemps, et compte tenu du temps désastreux au dehors, l'aubergiste s'était proposée de loger tout ce petit monde au village. Il n'était pas prudent de rentrer à pied, surtout à Loubizargues, distant de trois kilomètres. Un homme cependant, habitant de Frippes, un hameau au bord de la rivière en contrebas du bourg, ne fut pas de cet avis, et décida de regagner son logis. De Valuégols à Frippes, il doit y avoir moins d'un kilomètre. Il suffit de descendre un peu



*Congères sur le chemin de Galuze à Brageac*

après avoir quitté le village, et, après un virage à gauche, vous y êtes. En vérité, il a erré une bonne partie de la nuit, et s'est vu mourir jusqu'à ce que les lueurs vacillantes d'une maison, la sienne, brille dans la nuit. »

Étrangement, c'est souvent aux abords de la ferme, alors que le calvaire est sur le point de prendre fin, que l'égaré, en proie au plus grand épuisement et sans doute au plus extrême découragement, s'assoit dans la neige, comme le font les anciens inuits, qui sortent de l'igloo pour prendre place sur la glace au moment de mourir. Il y a ce moment où la panique vous prend, à force de tourner en rond, et cette désorientation peut vous faire perdre la tête. On m'a raconté l'histoire d'un homme, au sortir d'un café à Albe-pierre, passablement aviné dit-on, mais aussi probablement assez malheureux, qui s'était engagé dans la montagne au lieu de rentrer chez lui : il avait grimpé dans la poudreuse, puis s'était sans doute endormi dans un tas de neige, d'un sommeil sans espoir de réveil.

On s'imagine que nos moyennes montagnes, à cause de leur altitude modeste, ne souffrent guère des avalanches. On a bien tort : chaque année, et la plupart du temps dans l'in-

différence générale, sans témoin, les corniches de neige s'effondrent et on observe quelques belles coulées ici et là sur le Massif. La déclivité des pentes sur les Monts du Cantal est largement assez prononcée pour favoriser ces petites catastrophes localisées, et quand on est emporté dans l'avalanche, l'altitude supposée modeste ne change pas grand-chose à l'affaire<sup>102</sup>. Les gendarmes du Peloton de Montagne de Murat ne chôment pas durant la saison hivernale, et la prévention des risques liés aux avalanches fait l'objet de rappels fréquents, d'autant plus nécessaires qu'on se fait des idées fausses au sujet de l'absence de dangerosité de nos sommets. Pour avoir été secouru par le PGM en décembre 2004, alors que j'étais avec mon petit frère en bien mauvaise posture sur les pentes enneigées de Peyre Arse, j'ai appris à mon corps défendant ce qu'il en coûte de sous-estimer les Monts du Cantal<sup>103</sup>.

---

102. Le major Emmanuel Bon, qui avait le projet d'organiser une course de ski-alpinisme sur la Massif, a été pris dans une avalanche en décembre 2005, en-dessous de l'Aiguillon, sur une partie du domaine du Lioran fort prisée des amateurs de ski hors-piste. Il préparait justement le terrain en vue de sécuriser les lieux. Malheureusement, les secours n'ont pu le ranimer à temps.

103. Nous étions partis en randonnée depuis Lavigérie, remontant à Peyre Arse via le col de Cabres. Arrivés au col, de lourds nuages noirs s'avançaient depuis l'Ouest, mais, de manière tout à fait déraisonnable, j'ai pris la décision de terminer notre boucle et de nous engager sur les pentes du versant Sud de Peyre Arse. Il y avait un peu de neige, mais pas suffisamment, pensé-je, pour glisser les crampons dans le sac à dos. En à peine une heure, le temps a tourné : le soleil généreux s'est effacé devant une véritable tempête de neige, les températures ont baissé de manière vertigineuse, la neige est devenue dure et glacée. J'ai « dévissé » en essayant de passer un endroit un peu scabreux, vivant alors une des pires expériences de ma vie : dévaler 150 mètres à une vitesse considérable au milieu d'une coulée gelée, roulé quasiment en boule, filant comme un missile entre les ombres sombres des rochers. Par miracle, juste avant de chuter dans un ravin en contrebas, un pan de neige fraîche a ralenti ma glissade et je me suis retrouvé à plat ventre, le visage et les mains en sang, ayant beaucoup perdu dans la chute, bonnet, gants, et bâtons. Mon frère se trouvant encore en-dessous de la crête, et malgré la tentation d'aller chercher du secours étant donné que j'étais presque arrivé, à l'issue de ma chute, dans la vallée, j'ai entrepris de grimper, fort laborieusement, pour le retrouver. Après avoir parcouru péniblement en une heure ce que j'avais descendu en quelques secondes, je l'aperçus enfin : il était comme prostré, assis sur la neige, et il nous fallut quelques minutes de conciliabules pénibles avant de prendre la décision paradoxale qui s'imposait : gagner encore de l'altitude pour espérer activer le réseau de son téléphone portable. Les gendarmes du PGM, contacté depuis la crête, ont fait preuve d'un calme et d'un professionnalisme rassurant, et durant les trois heures interminables où nous avons dû

Concernant les avalanches, je ne peux résister au plaisir de citer cet article du *Censeur*, journal de Lyon, daté du 13 février 1842, article écrit avec le lyrisme, l'imagination et le sens de la dramaturgie des chroniqueurs d'alors (imaginez si les journalistes d'aujourd'hui écrivaient avec autant d'emphase !), et qui relate un événement tragique survenue sur la commune de Paulhac, non loin du (fameux) lac de Cibial<sup>104</sup>, dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises :

Je le cite *in extenso* :

« La commune de Paulhac (Cantal) vient d'être le théâtre d'un déplorable événement. Le 31 janvier, trois jeunes gens de Cibial, les deux fils et le vacher de M. Rodier, percepteur, se rendaient de grand matin au domaine de Clergial pour soigner une vacherie, lorsqu'à peu de distance de leur destination, et pendant qu'ils longeaient la côte, l'un d'eux s'écria : « Je sens la neige faiblir sous mes pieds ; marchons vite. » A peine eut-il prononcé ces mots qu'une avalanche de neige se détacha du sommet de la montagne et entraîna ces trois malheureux dans sa course. Le vacher roule jusqu'au fond de là côte, à travers les monceaux de neige et les touffes d'arbres, sur des rochers et dans des ravins ; son corps est couvert de contusions, mais aucune ne paraît mortelle et l'on espère pour ses jours. Pierre Rodier est entraîné à dix mètres plus bas ; sa cuisse droite est brisée en trois endroits, et cependant il se traîne péniblement et fait d'inutiles efforts pour apporter du secours à son frère Vincent qui, moins heureux que lui, est demeuré complètement enseveli sous la

---

attendre, par des températures inférieures à moins quinze degrés, mordus et griffés par une tempête de tous les diables, sur une simple terrasse de neige à peu près plate, leur présence au téléphone nous soutenait moralement. Ils avaient envoyé deux équipes à pied étant données les conditions épouvantables. En milieu de soirée, nous aperçûmes la petite lueur bleue de leur lampe et entendîmes leur sifflet : nous étions sauvés, bien que totalement lessivés. Je me sentais coupable d'avoir entraîné mon frère dans une telle aventure, et d'avoir été si imprudent – je n'avais même pas consulté le bulletin météo avant de partir! –, mais les gendarmes ne m'en tinrent pas rigueur, trop heureux que l'affaire se termine au mieux, car, comme le chef nous le confia une fois dans la vallée, il n'était pas certains de parvenir à nous retrouver dans cette tempête, et considérait que nous n'avions aucune chance de « survivre par une nuit pareille ». Pour les jeunes stagiaires qui faisaient partie de l'équipe du PGM, l'expérience s'était avérée extraordinaire, ils n'en espéraient pas autant, nous avouèrent-ils, et d'une certaine manière, pour eux comme pour nous, il s'agissait d'une véritable expérience initiatique – mais je ne souhaite à personne de la vivre.

104. Je dois cette découverte aux recherches des membres du forum info-climat.fr, à l'occasion d'une discussion sur les avalanches dans le Massif Central.

neige. La nouvelle de ce malheureux événement, bientôt répandue, porte la désolation dans la famille Rodier. La foule accourt vers l'endroit où s'est accomplie cette épouvantable scène, et dix hommes transportent dans la maison paternelle le malheureux Pierre Rodier, qui ne donne que quelques signes de vie. Ce premier devoir rempli, les habitants des villages voisins, accourus en foule, se dirigent de nouveau vers la côte pour secourir Vincent Rodier. Mais la nuit qui s'avance et une affreuse tourmente paralysent leur zèle et leurs efforts, et les contraignent à renvoyer au lendemain leurs recherches. M. le docteur Sagette, qu'on avait mandé, ne tarda pas à se trouver sur les lieux, et l'appareil destiné à Pierre Rodier fut immédiatement préparé. Pierre Rodier était calme ; on entendait craquer ses os, et il demeurerait impassible sans faire entendre une plainte et supportant avec un rare sang-froid les tortures de l'opération. Au milieu de ses horribles souffrances, il vit son père, pauvre vieillard aux cheveux blancs, qui venait pleurer sur son lit de douleur, et lui dit d'une voix ferme : « Ce n'est pas ici votre place vos larmes me font mal. D'autres soutiendront mon courage et me porteront secours. » Enfin le jour parut. Les travailleurs et M. le maire de Paulhac, qui s'étaient empressés de se transporter à l'endroit où l'on présumait que Vincent Rodier avait été enseveli sous les neiges, se mirent à l'œuvre, et dans peu d'instants on put compter plus de 200 personnes occupées à ce pénible labeur et fouillant jusqu'à une profondeur de deux mètres sur une côte rapide qui occupe une assez grande surface. Leurs recherches n'avaient amené aucun résultat, et déjà l'on désespérait de découvrir le corps de la malheureuse victime, lorsque la présence du chapeau vint ranimer le zèle et imprimer aux travaux une activité nouvelle. Tout à coup le manteau de Vincent Rodier apparaît aux regards ; chacun frissonne. Encore un instant, et le corps de la victime est découvert ; il était enseveli sous une couche de deux mètres de neige, la tête en bas et les jambes brisées, appuyé sur les mains, comme si le malheureux avait voulu se retenir. Les membres étaient souples, et cependant il s'était écoulé trente-six heures. Il y eut alors un moment d'un douloureux silence ; les travailleurs, divisés par cinq, s'étaient groupés et avaient formé un cercle autour du cadavre ; la consternation était peinte sur tous les visages et là douleur se lisait sur tous les fronts. Puis chacun reprit tristement le chemin de son village ; seulement quelques-uns, restèrent pour remplir un pieux devoir et transporter Vincent Rodier dans la maison paternelle, où l'arrivée de ce convoi fut encore suivie d'une scène déchirante. »

170 ans plus tard, à quelques encablures de ce modeste

lac, un autre homme a trouvé la mort. J'ai vécu d'assez près cet événement pour en faire le récit à mon tour.

# CHAPITRE 21

---

## Tragédies hivernales

---

Février 2015. Il neige depuis quelques jours et j'ai ouvert le foyer nordique du Ché, sur la commune de Valuégjols. Le « village » du Ché mérite son qualificatif de « village », plutôt que de hameau, au titre de son passé glorieux – il comptait il y a un demi-siècle une cinquantaine d'habitants à l'année, mais aujourd'hui, on n'en dénombre même pas une dizaine, dont certains sont nés ici et n'ont pas l'intention d'en partir. Néanmoins, quand la saison touristique hivernale bat son plein, le parking à l'entrée des pistes de ski de fond est bondé. Les vacances scolaires n'ont pas encore débuté : le calme a régné au début de la semaine, et seuls quelques mordus du ski de fond, du genre à guetter chaque jour à partir de décembre les bulletins météorologiques, sont montés jusqu'au village pour chausser leurs planches. Le mercredi, le vent s'est levé, puissant, tenace, venu du Nord, il s'abat depuis la forêt sur les quelques maisons du village et balaie la neige tombée jusqu'à présent sur les routes. Pour les jours suivants, les prévisionnistes annoncent une véritable tempête, qui doit durer *grosso modo* cinq jours et cinq nuits, jusqu'au lundi suivant. Il est déjà impossible de tenir plus de dix minutes au dehors : non pas que les températures soient particulièrement basses, mais le vent, c'est bien connu, accentue de manière spectaculaire la sensation de froid. En quittant



*Au bois des Fraux*

le foyer, en fin de journée, ce que je craignais est avéré : les routes qui mènent au village sont désormais quasiment impraticables, l'une d'elle, qui passe par Lescure, sera même fermée à la circulation durant tout le mois de février, quant à l'autre, elle est recouverte d'une épaisse couche de neige, de hauteur inégale, jusqu'à trente centimètres par endroit. Comme les quelques skieurs qui sont montés jusqu'ici dans la journée, je dois pour rentrer chez moi adopter un style de conduite « à la limite » : passer en force, en seconde, le pied sur l'accélérateur, afin d'écraser la neige. Les jours suivants, ce sera bien pire. Des congères se forment sous l'effet de la tourmente, ce qui fait qu'on circule à la sortie du village entre des murs de neige de deux mètres de hauteur, lesquels parfois s'effondrent sur la chaussée, et le manque de visibilité complique encore les choses. La neige s'écrase sur le pare-brise, on avance comme on peut, à l'aveugle, dans un maelström de blancheur. Si une automobile a entrepris de monter dans l'autre sens, c'est le face à face assuré. Par moments, en terrain dégagé, plus rien ne distingue la chaussée des prairies qui la bordent : le facteur m'a raconté qu'il lui arrivait de passer carrément par le pré, la neige étant moins

épaisse à cet endroit <sup>105</sup>.

Le lendemain, jeudi, le foyer est fermé, normalement jusqu'au week-end. De toutes façons, sortir de chez soi, quand on habite sur la Planèze, est devenu impossible. La plupart des routes sont bloquées, le ballet incessant des chasse-neige suffit à peine à dégager les axes principaux, et la tourmente prend un malin plaisir à réduire à néant leur travail : une demi-heure à peine après le passage des machines, la neige se répand en couche épaisse sur la chaussée, et les congères formées sur le côté de la route ne résistent pas au vent. Pas un temps donc à mettre le nez dehors, encore moins à entreprendre une randonnée à ski.

À l'âge du développement des technologies et du confort, à l'heure où le tourisme se veut trois étoiles, il est normal que le visiteur s'étonne qu'on puisse encore être confronté à l'inaccessible, et à l'impossibilité de se déplacer. On en fait tant et tant sur la mobilité, *nec plus ultra* de la modernité, que tout obstacle tend à devenir intolérable et susciter l'indignation. Cette semaine-là, quelques touristes feront part de leur colère sur les réseaux sociaux : « il est tout à fait scandaleux qu'on ne puisse pas pratiquer le ski nordique alors qu'il y a de la neige ! » Et d'ajouter, avec un brin de perfidie : « Nos vacances n'auront pas coûté cher ! » Que répondre ? C'est le mauvais temps, Madame (car c'était une dame). Contre le mauvais temps nous ne pouvons rien faire. Sans doute lui aura-t-on vendu une montagne et un hiver sur papier glacé, des routes « au goudron » qui vous amènent au pied des pistes sous un ciel bleu immaculé. Pas de chance, la tourmente a gâché ses vacances. Un autre vacancier, avec lequel j'ai une discussion à ce sujet, se montre au contraire ravi : coincé dans un gîte qu'il avait loué pour la semaine, et duquel il n'a pu sortir que grâce à l'aide d'un agriculteur voi-

---

105. Martin de la Soudière, dans son magnifique livre *L'Hiver, à la recherche d'une morte saison* (De la Soudière (1987)), raconte une sortie épique en 2 CV dans les champs enneigés de Margeride. Gérard, habitant du Ché depuis toujours, m'a confirmé qu'on traçait parfois un itinéraire alternatif par le pré, quand les congères rendaient la route impraticable. Quand les chasse-neige sont réquisitionnés sur les axes les plus importants, les petits villages attendent leur tour, et cette attente peut durer une journée entière, voire, pour les hameaux les plus isolés, encore aujourd'hui, une bonne semaine. Tant qu'il se trouve encore sur place un paysan avec un tracteur doté d'une pelle, c'est lui qui se charge de dégager la voie : mais parfois, le tracteur ne suffit pas, les chasse-neige non plus, il faut la fraiseuse, et les fraiseuses coûtent cher et ne courent pas les rues !

sin ayant dégagé la route avec son tracteur, ce visiteur, poète à ses heures, m'explique qu'il s'est senti alors au « cœur de ce pays ». J'ignore s'il a lu le récit de William Gass<sup>106</sup>, mais ce qu'il exprime là, c'est l'impression d'avoir touché ce qui fait que la montagne est la montagne et l'hiver est l'hiver, et mieux encore, ce privilège de partager la vie des gens d'ici dans les conditions les plus rudes. À ce moment-là, il n'est plus du tout un touriste, il n'est plus un consommateur de loisirs, il vit une expérience, l'expérience d'être piégé par la neige dans un village perdu à flanc de montagne. Il me raconte la solidarité qui se met en place entre les rares habitants, et les histoires que ces habitants lui confient, la fascination mêlée d'angoisse quand les éléments se déchainent : la civilisation occidentale, finalement, n'a pas encore tout à fait vaincu la nature, et il fait l'expérience de ce « lien social » et de cette solidarité qu'on enterre parfois un peu vite. Ce constat rassure notre visiteur, et s'il a du se contenter de skier dans les alentours proches du village qui l'avait accueilli, il sait quelle est la valeur d'une telle expérience.

Peu nombreux sont ceux, je l'ai dit, qui s'aventurent au-dehors quand la tourmente rugit sur le pays. Il m'arrive d'en être toutefois. Chaque hiver, une fois dans la saison, quand le tempête se lève, ou que monte le brouillard le plus dense, je m'en vais à l'orée des bois et au pied des estives, et je chausse les skis pour une virée dantesque, en toute connaissance de cause. C'est imprudent, c'est inconfortable, mais skier à l'abri de la forêt quand la tempête hurle à la lisière, ça vous remet les idées en place pour une année entière. Toute l'entreprise de l'homme occidental, si déraisonnable soit-il par ailleurs, a été guidée par la réduction des risques – les villes toute entière tendent à ressembler à des organismes parfaitement fonctionnels, sécurisés, fluidifiés, où rien n'arrive qui n'ait été prévu et contrôlé à l'avance<sup>107</sup>

---

106. William Gass, un des plus grands écrivains américains, auteur notamment d'un recueil de nouvelles intitulé : *In the Heart of the Heart of this Country*, traduit en français sous le titre : *Au cœur du cœur de ce pays*, Christian Bourgois, Payot, Rivages 1995 (Gass (1995)).

107. C'est évidemment un vœu pieu, mais la tendance est là – ainsi en est-il des « espaces naturels aménagés » : tout concourt à vous faire oublier que vous êtes soumis aux aléas climatiques, aux dangers inhérents à la montagne ou à la mer, et l'on s'étonne ensuite que les touristes se montrent parfois si imprudents, et que, malgré toutes les dispositions prises par les institutions, des accidents arrivent inmanquablement. Après quoi certaines



*Tempête de neige au Puy de la Belle Viste*

---

victimes font des procès au titre qu'on leur a promis ce qu'on n'a pas été capable de tenir : une parfaite sécurité. Un large pan de l'histoire récente des domaines dédiés au sports d'hiver se résume à cela : la prévention des risques, l'aménagement de la nature, ou ce qu'il en reste, la recherche d'un savant équilibre entre le *fun* et la sécurité, car il faut que le touriste ait le sentiment de parcourir des espaces encore sauvages, et qu'il ait de surcroît l'impression de les parcourir librement – alors qu'en réalité, il est accompagné, surveillé, encadré, sans doute autant dans les stations de sports d'hiver que dans une station de métro. On se souvient d'Edward Abbey, quand il était ranger dans le parc Arches National Monument dans l'Utah, se lamentant sur le tourisme de masse : « *Le parc national du Grand Canyon. La plus grande partie du rebord sud de ce parc est maintenant longée par une grande route classique à grande vitesse et entamée, en de nombreux endroits, par de vastes parcs de stationnement asphaltés. Il n'est plus du tout facile, sur le rebord sud, d'échapper au fracas du trafic motorisé, sauf si on descend dans le canyon.* », *Désert solitaire* (Abbey (2010)), (et comme j'adore ce livre, je ne rate pas l'occasion d'en citer un autre passage : « *L'été prochain, ne sautez pas dans votre voiture pour filer vers le pays des canyons dans l'espoir de voir par vous-mêmes certaines des choses que j'ai évoquées dans ces pages. Tout d'abord, vous ne verrez rien du tout en voiture; vous devrez sortir de votre foutu engin et marcher ou, mieux encore, ramper à quatre pattes sur le grès, à travers les buissons épineux, entre les cactus. Lorsque vous commencerez à laisser des traces de sang derrière vous, vous verrez quelque chose. Peut-être. Ou peut-être pas. Ensuite, la plupart des choses dont je parle ici ont déjà disparu ou sont en train de disparaître rapidement. Ce livre n'est pas un guide de voyage; c'est une élégie. Un tombeau. Ce que vous tenez entre*

Mais revenons à cette fameuse semaine de février, durant l'hiver 2015, sur les hauts-plateaux cantaliens, entre la Planèze et le col de Prat-de-Bouc. Et à ceux qui, en dépit du bon sens et dédaignant le bien que les professionnels de l'accueil en montagne leur veulent, s'en vont parcourir à ski ces espaces enneigés dans des conditions hostiles. Le jeudi donc, j'avais fermé le foyer nordique, estimant qu'il était impossible de monter en voiture jusqu'au village, et encore moins d'aller skier. Un homme, pourtant, a pris ce risque ce jour-là, un habitant du bourg de Laveissenet, en contrebas, un enfant du pays, un rude, qui connaissait la montagne mieux que personne aux alentours, qui avait, dès son plus jeune âge, arpenté monts et forêts en long et en large, ayant d'abord accompagné son père à la chasse, avant de chasser lui-même. Ces dernières années, je l'avais croisé parfois en vélo tout terrain, avec ses chiens, ou bien à pied. Il était considéré comme un bon skieur et n'ignorait sans doute rien des pièges de la montagne en hiver. Pour quelle raison s'est-il aventuré ce matin-là sur les hauteurs, alors que la tourmente avait déjà commencé ? Nous ne le saurons sans doute jamais, néanmoins j'aime à penser qu'il avait simplement ressenti le désir d'aller se frotter à l'adversité, qu'il avait peut-être besoin d'une épreuve de ce genre. Il était monté en voiture le matin jusqu'au village du Ché, et c'était déjà un petit exploit, étant donné l'état de la route. D'ailleurs, nul autre ne parviendrait ce jour-là à passer le fameux virage à la sortie du plateau, et même les gendarmes, le soir venu, seraient forcés de faire demi-tour. L'itinéraire qu'il a choisi d'emprunter par la suite, nous ne pouvons que le conjecturer. Sans doute s'est-il engagé, les skis de fond au pied, dans la forêt du Ché, à l'abri du vent, entre les sapins alourdis par la neige. On suppose qu'il a poussé ainsi, toujours en forêt, jusqu'au col de Prat-de-Bouc. Je n'ai pas entendu dire qu'on ait gardé

---

*vos mains est une stèle. Une foutue dalle de roc. Ne vous la faites pas tomber sur les pieds ; lancez-la contre quelque chose de grand, fait de verre et d'acier. Qu'avez-vous à perdre ? »). Ce fantasme fait office de modèle pour bien des stations de sports d'hiver conçues comme de véritables espaces urbanisés, et à vrai dire partout où l'on espère des touristes, y compris en rase campagne. La tourmente hivernale vient rappeler les limites d'un tel projet : l'entreprise des hommes aura beau faire, une bonne tempête, et a fortiori une catastrophe naturelle d'envergure constitue un affront au fantasme de toute puissance qui anime une partie de l'humanité, notamment dans sa partie occidentale.*

trace de son passage là-haut : il faut dire que les conditions n'avaient cessé de se dégrader, la route montant au col étant elle-même devenue impraticable. A-t-il trouvé là un abri de fortune en espérant une accalmie ? Je ne peux pas croire qu'il n'ait pas consulté les bulletins météo avant de partir : on savait depuis la veille que la tourmente durerait jusque tard dans la nuit. Le fait est qu'il a pris la décision, plutôt que de revenir sur ses pas et rentrer par la forêt, ce qui eût été raisonnable, de grimper la piste qui mène sur les hauts-plateaux. Il savait bien pourtant combien sont dangereux ces espaces dégagés, cinq kilomètres à travers des champs de neige qui semblent, quand le temps permet d'y voir clair, s'étendre à l'infini, aucun abri, pas un arbre, aucun repère dans ce grand blanc : des randonneurs s'y perdent déjà en plein été, dans le brouillard, alors imaginez quand la visibilité est nulle, que des quantités de neige vous arrivent par bourrasque en pleine figure, rendant la progression presque impossible. Arrivé sur la crête, il a déchaussé ses skis. Il les a plantés là, dans la neige, et, plus étrangement, a également laissé au même endroit ses gants. Les gendarmes du Peloton de Montagne, lancés à sa recherche dès le lendemain, tomberont sur cet étrange installation, qui rappelle les petits édifices votifs que disposent les tibétains dans la montagne. Ils n'en sauront pas plus, pas avant le printemps suivant en tous cas. En effet, un mois et demi plus tard, à la fonte des neiges, on découvrira son corps en contrebas de la crête. Toute la zone avait été sondée quotidiennement, mais la congère dans laquelle il était enfoui était trop épaisse. Quand il s'est effondré, il devait être en train de descendre vers la haute vallée de l'Épie, espérant peut-être rejoindre les fermes de La Sagnette, Entrechez ou Lacombe. Manu, mon ami de Paulhac, qui connaît parfaitement le coin, en était persuadé depuis le début de sa disparition : il chercherait à gagner la vallée, au Sud. D'autres, au nombre desquels je me comptais, supposaient qu'il avait au contraire essayé de se réfugier dans la forêt du Ché, au Nord, mais nous avons tort et Manu avait raison.

Suite à cet événement, j'eus de nombreuses conversations avec les skieurs du cru : il est effarant de constater que chacun d'entre eux avaient déjà vécu une expérience de ce type au même endroit. On part en randonnée, et soudain le temps change. Certains racontent comment, pris dans une purée de

pois, si bien qu'on ne voit plus à deux mètres, ils s'efforcent de suivre les barbelés, si tant est que la neige ne les ait pas recouverts, jusqu'à la forêt. D'autres font demi-tour vers le col de Prat-de-Bouc. En cas de chute de neige importante, le danger tient au fait que vos propres traces ont tôt fait d'être effacées. Et si la tempête est de la partie, avec des rafales qui soufflent à plus de 80km à l'heure, il n'est plus question de skier, pour la raison qu'on ne tient tout simplement plus debout. On est alors forcé de déchausser, et, si le vent est trop fort, planter les skis à un endroit en espérant les récupérer plus tard. Appeler les secours n'est pas toujours une option : parfois, les communications ne passent pas, et quand bien même on arriverait à joindre quelqu'un, on ne s'entendrait pas causer dans cette tempête. J'ai traversé moi-même ces hauts-plateaux un jour d'hiver de l'année 2014, empruntant exactement le même parcours que notre voisin disparu. Les conditions étaient probablement moins exécrables. Il n'empêche : j'ai senti la panique me gagner quand les rafales de neige me projetaient carrément à terre. J'ai quitté les skis, et, en tenant le fil d'une clôture à main droite, entrepris l'interminable marche jusqu'à la forêt. Le vent glacial m'aveuglait et d'innombrables éclats de glace s'accrochaient à ma barbe – il me faudrait pas moins de deux heures auprès du poêle pour faire fondre ce bloc collé à mes joues. Je me souviens avoir hurlé à pleine voix contre le vent, en guise de défi, pour me donner du courage, pour me faire entendre malgré tout, car une voix, fut-ce la sienne propre, rassure le voyageur égaré. L'arrivée dans la forêt, dans un état d'épuisement considérable, constitue un des moments les plus merveilleux de ma vie : soudainement, la tempête se taisait, les hurlements du vent s'atténuaient dans un sifflement continu filtré par les sapins, je pouvais à nouveau respirer à pleins poumons, sortir du sac une cigarette et la fumer – entreprise impossible en pleine tempête, et même prendre le temps de grignoter un morceau de pain humide.

Mais cet homme que la tempête avait égaré l'année d'après ma propre expérience, n'a malheureusement pas bénéficié d'une aussi bonne fortune. À deux cent mètres à peine d'une petite grange qui l'eut probablement sauvé, son périple a pris fin. Deux cent mètres à pied ou à skis, dans des conditions normales, c'est l'affaire de quelques minutes. Mais en proie à l'hostilité d'une tempête furieuse, et dans un état d'exténue-

ment absolu, la distance peut devenir un obstacle tout bonnement infranchissable. Il suffit qu'à cela s'ajoute un sentiment de panique, qui paralyse et accélère la respiration, ou une blessure, même bénigne, une cheville qui a tourné, les doigts ou les oreilles qui gèlent, et vous voilà vraiment dans de sales draps. On peut même y laisser sa peau.

La montagne en hiver, les anciens et les gens d'ici le savent bien, peut s'avérer un environnement parfaitement hostile, qu'il est illusoire d'espérer maîtriser. Il faut parfois le rappeler aux touristes désireux de profiter au maximum de leurs vacances tant attendues, ou aux athlètes pressés de gagner leur terrain d'entraînement favori : le temps peut tourner en quelques minutes parfois, et ce beau ciel bleu se transformer soudain en un cauchemar mortel. Durant l'hiver dernier, j'ai vu ainsi un épais brouillard monter sur les plateaux en à peine quinze minutes : j'étais en train de lire en attendant les visiteurs au foyer, il faisait grand beau quand j'entamai le haut de ma page, mais, arrivé en bas, le paysage à la fenêtre était noyé dans le brouillard. Certains skieurs devaient se trouver à ce moment sur les hautes estives, et dans ces cas-là, on prévient immédiatement par radio le pisteur, qui est peut-être en forêt et n'a pas vu cette purée de poix monter. Notre Massif Central n'impressionne guère, si on s'en tient à la modestie de son altitude, et ma chère Haute-Planèze ne s'élève guère au-dessus de 1400 mètres, mais on peut assurément s'y perdre et même y perdre la vie, ce que tout visiteur devrait garder à l'esprit.



---

## Table des matières

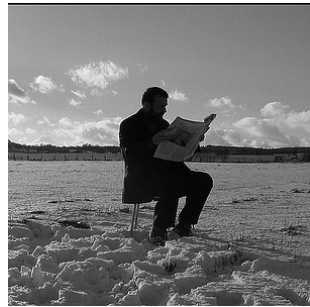
---

<b>Avant-propos</b>	<b>iii</b>
<b>Préambule : rentrer chez soi</b>	<b>ix</b>
<b>I Observations zoo-anthropologiques</b>	<b>1</b>
<b>1 Par la fenêtre</b>	<b>3</b>
<b>2 Des vaches à la porte</b>	<b>7</b>
<b>3 Chiens libres de village</b>	<b>19</b>
<b>4 Rencontrer un loup</b>	<b>33</b>
<b>5 Au bois des Fraux</b>	<b>37</b>
<b>6 Quelques animaux sauvages</b>	<b>43</b>
6.1 cervidés . . . . .	43
6.2 Sangliers . . . . .	45
6.3 Marmottes . . . . .	48
6.4 Renards . . . . .	49
6.5 Blaireaux . . . . .	50
6.6 Chamois & Mouflons . . . . .	52
<b>7 Rats taupiers, renards et milans royaux</b>	<b>55</b>

<b>8 Les chasseurs de bécasse</b>	<b>65</b>
<b>9 « Cueillir la montagne »</b>	<b>75</b>
<b>10 Deux racontars</b>	<b>81</b>
10.1 À la saison des mûres . . . . .	81
10.2 Un milliard de vipères . . . . .	83
<b>11 Quelques ruisseaux</b>	<b>87</b>
<b>12 Extases tranquilles à la tombée du soir</b>	<b>97</b>
<b>13 Se perdre</b>	<b>103</b>
<b>14 Devenir Ours</b>	<b>111</b>
<b>II Des hivers</b>	<b>119</b>
<b>15 De la mémoire météorologique</b>	<b>121</b>
<b>16 Les hivers autrefois</b>	<b>129</b>
<b>17 Médecins des neiges</b>	<b>139</b>
<b>18 Une brève histoire (sociale) du ski</b>	<b>145</b>
<b>19 Hors piste</b>	<b>163</b>
<b>20 Tourmentes, brouillards et avalanches</b>	<b>171</b>
<b>21 Tragédies hivernales</b>	<b>179</b>
<b>III L'arrière-pays</b>	<b>189</b>
<b>22 « Hyper-rural »</b>	<b>191</b>
22.1 Désertification . . . . .	191
22.2 La ruralité statistique . . . . .	196
22.3 L'injustice spatiale selon jacques lévy . . . . .	201
22.4 Désenclavement . . . . .	219

<b>23 Habiter l'arrière-pays</b>	<b>227</b>
23.1 La capitale . . . . .	227
23.2 Le village . . . . .	238
23.3 Paysages . . . . .	257
23.4 Cartographies . . . . .	266
23.5 De l'histoire locale . . . . .	277
<b>IV Paradoxes</b>	<b>281</b>
<b>24 État des lieux</b>	<b>283</b>
<b>25 Écologie <i>versus</i> ruralité</b>	<b>291</b>
25.1 De l'anti-écologisme . . . . .	291
25.2 L'écologie et la ruralité, une rencontre ratée . . .	296
25.3 Le sort des animaux, objet de conflit . . . . .	308
<b>26 Un Monde paysan en sursis</b>	<b>321</b>
26.1 Un mode d'élevage menacé . . . . .	321
26.2 L'agriculture objet de fantasme par excellence . .	326
26.3 Perte d'autonomie, sentiment d'humiliation et absurdités . . . . .	330
26.4 Un Espace sous tension . . . . .	339
26.5 Portrait de l'agriculteur en entrepreneur . . . . .	349
<b>27 Tourisme et culture rurale</b>	<b>359</b>
27.1 L'art incertain et délicat du tourisme . . . . .	359
27.2 Vendre le Cantal hier et aujourd'hui . . . . .	366
27.3 Identité culturelle et marketing touristique . . .	382
<b>V Futurs</b>	<b>395</b>
<b>28 La culture métropolitaine hyper-connectée</b>	<b>397</b>
<b>29 NYC, Cantal (juillet 2016)</b>	<b>403</b>
<b>30 « Indomptables », les gens des montagnes ?</b>	<b>409</b>
<b>31 À la recherche d'une culture rurale</b>	<b>419</b>
31.1 Que reste-t-il de la culture rurale? . . . . .	419
31.2 Technologie, art et ruralité . . . . .	428
31.3 Sagesse rurales . . . . .	435

<b>32 Quelques futurs</b>	<b>443</b>
32.1 Premier scénario : La ruralité, complément des villes . . . . .	443
32.2 Second scénario : l'avènement d'une (néo)-culture rurale . . . . .	446
32.2.1 Une assemblée pour les paysages . . . . .	447
32.2.2 Gagner en autonomie . . . . .	451
32.2.3 Reprendre la parole . . . . .	458
32.3 Troisième scénario : le maquis . . . . .	469
<b>Remerciements</b>	<b>477</b>



L'auteur vit et travaille dans le Cantal depuis le printemps 2004. Il a publié, sous le nom de Dana Hilliot, trois livres, tous aux Éditions de l'Orpailleur :

- *Un Débarras* (2014)
- *Alpestres* (2016)
- *Sauver sa peau* (2016)

De nombreux récits sont disponibles sur son site personnel : **[outsiderland.com/outside](http://outsiderland.com/outside)**